

NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE,

OU

ANNNALES

LITTERAIRES ET POLITIQUES  
DE L'EUROPE ET PRINCIPA-  
LEMENT DE LA SUISSE

<sup>1</sup>  
DEDIEES AU ROI,

---

SEPTEMBRE 1769.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ  
TYPOGRAPHIQUE.

---

MDCCCLXIX,



# A V I S



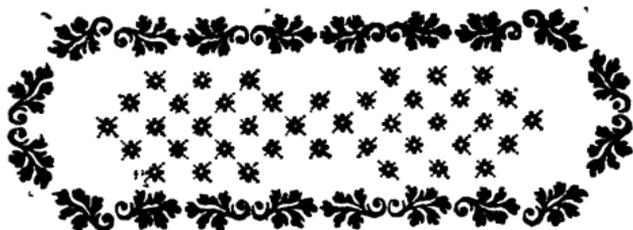
**L**E JOURNAL HELVÉTIQUE  
publié à Neuchâtel en Suisse depuis plu-  
sieurs années, vient de prendre une autre forme  
en passant en d'autres mains. Une Société de Gens-  
de-Lettres, désirant de rendre cet Ouvrage périodi-  
que utile & agréable au Public, a commencé à le  
publier sous le titre de Nouveau Journal Helvétic-  
que, ou Annales Littéraires & Politiques de l'Eu-  
rope & principalement de la Suisse. On y trouve  
1°. Un Extrait raisonné de tous les Ouvrages de  
Littérature qui paroissent en Suisse, soit en Allemand  
soit en François. 2°. Une annonce plus ou moins  
étendue des principales Productions Littéraires des au-  
tres Parties de l'Europe. 3°. Un choix de Pièces  
fugitives en prose, ou en vers. Les Editeurs ont  
pour cette partie de bons Collaborateurs. Au lieu  
d'imprimer de mauvais Originaux, ils donneront  
dans le besoin de bonnes Traductions de l'Allemand  
ou de l'Anglois. Enfin, la quatrième Partie, beaucoup  
plus serrée, est une narration succincte des princi-

*paux événemens qui ont varié la scène politique de l'Europe pendant le courant de chaque mois. A tous ces égards, on s'arrête principalement à ce qui peut intéresser la Suisse; toutes les Observations, tous les Extraits sont relatifs à cet objet, qui doit être celui de tous les vrais Citoyens. On invite ceux qui voudront contribuer à la perfection de cet Ouvrage utile, d'adresser francs de port à la Société Typographique de Neuchâtel en Suisse, leurs Mémoires, Extraits, Annonces de Livres, Eloges de Savans & autres. Le prix & les conditions de l'abonnement sont les mêmes que ci-devant. On paie en souscrivant L. 5 de Suisse, l'Écu-neuf à 4 L. ou 7 L. 10 s. de France pour l'année. On peut souscrire chez les principaux Libraires de chaque Ville.*

*La même Société Typographique de Neuchâtel fera aussi imprimer à ses dépens :*

**1. Une nouvelle Edition corrigée & augmentée du Grand Vocabulaire François, in Folio.**

**2. Une nouvelle Edition de la Description des Arts & Métiers, commencée à Paris in Folio avec figures & réimprimée in Quartò, avec des Additions considérables tirées des Auteurs Allemands & Anglois, & particulièrement de la Traduction de MM. DE JUSTI & SCHREBER.**



NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE.  
SEPTEMBRE 1769.

---

I. PARTIE.

ANNALES LITTERAIRES  
DE LA SUISSE.

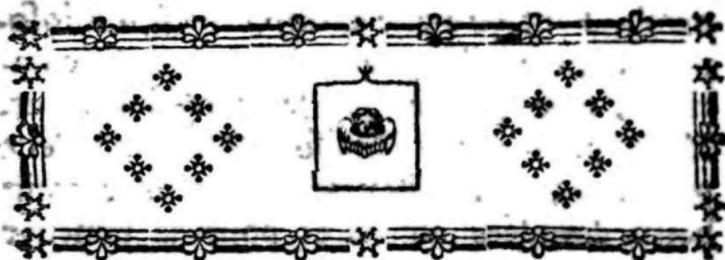
\* \* \*

**E**N présentant au Public éclairé l'exécution du plan, que nous nous proposons de suivre pour travailler au NOUVEAU JOURNAL HELVETIQUE, nous sentons assez combien il est encore au dessous de l'idée que nous avons conçue & que nous nous efforcerons d'exécuter. Nous

comptons sur le concours de nos Savans, Con-  
patriotes, & nous le demandons de nouveaux  
avec instance, à tous ceux qui aiment les Lettres,  
& qui veulent contribuer à leurs progrès  
parmi nous.

POUR tracer le tableau de la Littérature  
Suisse, nous ne remonterons pas au delà des  
deux ou trois dernières années. Ce n'est pas  
que nous n'eussions à annoncer un grand  
nombre d'excellens ouvrages, trop négligés  
par ceux qui ont travaillé avant nous à cet  
Ouvrage Periodique. Il est probable qu'ils  
sont inconnus à quelques-uns de nos Lecteurs ;  
mais ils seroient surannes pour un autre or-  
dre de personnes, & nous devons chercher à  
contenter tous les goûts. Si depuis cette  
époque il nous en échappe quelques-uns, nous  
priens les Auteurs de vouloir bien nous les  
faire connoître. Ils peuvent compter sur  
notre empressement à faire usage de leurs  
avis & sur toute notre reconnaissance.





I. E X T R A I T.

---

*Essai sur l'Histoire de l'Humanité par Mr. Isac Iselin, nouvelle édition corrigée. 2. V. 8°. Zurich 1768.*

---

✿ E ✿ N annonçant au Public cette production estimable, nous croyons honorer notre Patrie. On y reconnoit par tout un esprit juste & un cœur sensible, fortement occupé du bien gé-

néral. Peut-être que cette Classe de Philosophes, qui n'estime que les vaines spéculations, n'en portera pas le même jugement. Mais, pour que la Philosophie soit ce qu'elle peut être, il faut savoir la tirer du chemin battu des idées abstraites pour la ramener dans la route plus naturelle des faits & de l'expérience. Elle deviendra plus agréable & plus utile, lorsqu'elle s'occupera par préférence du bonheur de l'humanité. Y auroit-il quelque gloire, à perdre dans les vaines disputes de l'école, un temps précieux, qu'il falloit consacrer à instruire les hommes & à les rendre heureux ?

Bien différent de ces Savans inutiles, *Mr. Iselin* ne porte ses vûes que sur ce qui intéresse ses semblables. S'il se permet des spéculations, c'est pour peser dans une juste balance la somme des vices & des vertus, la mesure de bonheur & d'infortune dont l'homme a joui dans les différens états où il s'est trouvé, depuis l'origine du monde. Il nous montre le coup d'oeil agréable de l'espèce humaine dans son enfance : Elle brille dans l'état de Nature ; comme les plus beaux jours du printems ; mais ce spectacle riant est bientôt remplacé par celui de l'homme sauvage. Dans les siècles orageux de la Barbarie ; on croit

voir autant de bêtes féroces, au lieu d'être intelligens.

Le premier volume de cet ouvrage comprend quatre livres, dans lesquels on examine l'état de l'homme jusques à l'établissement de la Société domestique. L'Auteur s'engage dès l'entrée dans des discussions métaphysiques sur la nature de l'ame. Il s'applique à démêler dans cette meilleure partie de nous-mêmes, le principe qui porte incessamment l'homme vers le plaisir. Il le montre toujours balotté entre la sagesse & la folie, le vice & la vertu, le bonheur & la misère. Il prouve, que l'unique fondement de sa félicité est la vertu & la sagesse, comme la violation des règles éternelles est l'unique cause de ses malheurs.

En examinant les diverses facultés de l'ame, il avance, que le besoin d'avoir des sensations est l'unique ressort qui entretient son activité: De ce principe il déduit les idées ordinaires des Sens, de l'Imagination, de la Mémoire, de l'expérience, de l'abstraction, de l'entendement, du génie, du gout, du caractère moral, &c. Tout cela n'est pas susceptible d'extraits; contentons nous de quelques définitions,

## 142 JOURNAL HELVÉTIQUE

UN *Esprit vaste* est capable de parcourir une longue suite de vérités, d'en dé mêler les rapports, d'en tirer de nouvelles découvertes, & d'arranger le tout dans un ordre convenable.

LE *Génie* n'est autre chose qu'une ame capable de saisir ce qu'il y a de sublime dans un certain genre. (Celle idée nous semble trop vague après tout ce qu'on a écrit sur ce sujet.)

LA *Pensée est unique faculté de l'ame.* L'Auteur veut parler sans doute de la force représentative, autrement la proposition ne seroit pas vraie.

UNE *Ame forte* prescrit aux autres le repos ou l'action, sans recevoir des loix de personne.

L'AUTEUR examine ensuite l'influence du corps, du climat & des divers objets extérieurs, sur les sens & l'entendement. A cette occasion il avance, que *des circonstances favorables font sur nous le même effet qu'un climat chaud, au lieu que la misère & l'infortune agissent sur nous comme les frimats des pays du Nord.* Ce premier livre est terminé par quelques observations intéressantes sur la Moralité des actions, sur la vertu, le bonheur, la li-

berté, la religion, &c. On lira avec plaisir la description d'un Conquérant Littéraire.

LIVRE 2. *L'Etat de la Nature.* L'homme dans l'Etat de nature est il précisément tel que l'abstraction nous le fait connoître? Irons-nous le chercher dans les déserts du nouveau monde, ou dans le sein de nos vastes cités? *Rousseau* qui a cru le trouver parmi les brutes, nous fera-t-il naître l'envie de marcher à quatre pattes? Serait-il vrai que nos plus belles facultés sont l'instrument de notre misère, & le desir de la perfection un présent trompeur de la nature, qui s'éloigneroit elle-même de son but? Pour décider cette question, qu'on ne cite point l'histoire; Les faits qu'elle présente, sont obscurs & incertains: Qu'on n'allégué point l'exemple des brutes: Avec l'entier accroissement de leurs facultés elles atteignent le plus haut degré de perfection, dont elles soient susceptibles: Depuis la Création elles n'ont jamais passé ce terme. Au lieu que le penchant irrésistible qui porte l'homme au changement, doit produire un effet directement opposé. Considérez l'homme dans l'état le plus borné, il s'élève toujours au dessus de la brute par une idée claire du

présent, un souvenir distinct du passé, & une vive attente de l'avenir. C'est jusques là, ce semble, que sont parvenus les habitans de l'Amérique Méridionale, les Samojèdes & les Groenlandois. Tel fut peut-être l'état de chaque Peuple dans sa première origine.

Pouffons plus loin nos recherches : Allons jusques à l'état de l'homme dont les idées sont développées par la société de quelques-uns de ses semblables. C'est alors que le goût de la sensualité augmenté par l'imagination, devient le principal mobile de sa conduite. Dans les premiers âges du monde, les Cyclopes & la plûpart des peuples Nomades, nous en fournissent des exemples : De nos jours encore, on trouve dans les diverses parties de notre terre, des Nations entières qui n'ont pas passé ce terme.

LIVRE 3 *L'homme sauvage.* Le mobile des hommes retombés dans cet état de férocité, pour lequel il ne sont point faits, c'est une imagination déréglée & corrompue. Des peuples heureusement organisés, vivant sous un climat doux, chez qui l'imagination a dû se développer de bonne heure, ont bien plutôt atteint ce période,

mais il est passé pour eux plus rapidement, que pour ceux qui habitent les contrées moins agréables, où il a pour ainsi dire fixé son empire. Les Sauvages se nourrissent en partie de racines & de fruits, en partie de poissons & de gibiers. Le chasseur méchant & cruel fait de son épouse & de ses enfans ses esclaves : La mort n'est point un mal à ses yeux, & sa vengeance n'a point de bornes. La raison du plus fort, voilà le principe de droit public qu'il adopte, sa première vertu, c'est la valeur, qui n'est au fond qu'une fureur aveugle & un crime réel. Inconstance, légèreté, perfidie, crédulité, indolence, tel est son caractère; le trait qui le distingue, c'est un penchant insurmontable à la paresse. Sa seconde vertu est une piété aveugle, qui imagine la divinité aussi superbe, aussi méchante que lui, son attachement à la liberté, n'est qu'une affreuse licence. S'il est toujours content de lui-même, son bonheur à cet égard est celui d'un homme yvre. Ses sensations sont en petit nombre; les parties en sont peu justes & le tout assez inutile. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tous les détails. Les mœurs des Sauvages ont été suffisamment décrites.

**LIVRE IV.** *L'établissement de la Société Domestique.* Ce fut sans contredit dans les plus agréables contrées de la terre que les doux sentimens de la sociabilité se firent d'abord sentir; Peu à peu la langue s'enrichit, l'imagination devint plus délicate, bientôt on vit éclore le goût de la musique & de la poésie. L'amour qui n'étoit qu'une passion brutale, aussi ignoble que la faim & la soif, l'amour s'épura, & l'homme devint époux & père. Les premiers fondemens des Sociétés se formèrent dans le sein des familles, & la première autorité de l'homme sur ses semblables fut celle, que la nature donne au père sur ses enfans. Le voisinage des hommes féroces troubloit souvent le repos de ces Républiques naissantes; on fut forcé de se réunir, il se forma des petits Etats; Dès lors, on commença à s'occuper du bien public. Les plus sages donnèrent des loix, les plus vaillans combattirent pour la patrie. Il s'introduisit un culte, qui fut d'abord mal-entendu & appuyé sur des faits fabuleux & absurdes.

**LIVRE V.** *L'établissement des Sociétés Civiles.* Dès que l'on vit les familles bien unies devenir par là-même plus puissantes, lorsque l'on put observer, que

L'union contribuoit à leur procurer l'abondance & le bonheur, l'on forma partout de pareilles Sociétés, les idées s'étendirent, les desirs se multiplièrent, & l'on vit naître les Arts avec le goût épuré du beau. Les besoins multipliés unirent plus étroitement les diverses familles, qui adoptèrent le même langage & les mêmes mœurs. La propriété fut réglée & affermie par l'agriculture, qui excluoit toute autre personne des fruits du travail de chaque particulier. On vit de-là se former les communautés & les villes. Cependant les désordres inséparables de la multitude firent sentir le besoin d'être gouvernés par ceux que l'on estimoit les plus sages. C'est l'origine des loix & de l'autorité. Dans les climats plus rudes, ce passage fut lent, au lieu que dans les contrées fertiles, l'homme vertueux ou l'usurpateur redouté se virent bientôt les maîtres. La Religion parut le moien le plus propre à réunir les peuples. Il fallut des Oracles pour gouverner les esprits grossiers, & les loix furent regardées comme des présens immédiats de la Divinité. Dans les pays ingrats & stériles cet état mitoyen entre la barbarie & l'urbanité rendit les hommes plus malheureux qu'ils n'auroient été, s'ils eussent toujours été sauvages.



le joug affreux, sous lequel gémit encore la plus grande partie de notre globe. L'Asie entière ne connoit pas le bonheur de la liberté. L'Auteur fait une exception en faveur de la Chine, & il attribue cet avantage aux connoissances sublimes de ses habitans. Mais qui ne fait aujourd'hui, combien est suspect tout ce qu'on en raconte. Si l'on retranche les exag'ration manifestes de quelques Missionnaires adroits & intéressés, peut-être ne restera-t-il à ce peuple si vanté que des idées fausses ou confuses, des arts inutiles ou très-imparfaitement cultivés.

LIVRE VII. *Des progrès de la Sociabilité chez les Grecs & les Romains.*  
 Sur les côtes que baigne la mer de Toscane, dans l'Italie Méridionale, dans le Péloponèse, dans la partie occidentale de l'Asie, dans ces contrées fertiles, placées sous un climat tempéré, les hommes prirent des mœurs, qui tenoient le milieu entre la mollesse de l'Orient & la grossièreté du Nord. Les Celtes & les Colonies de Phénicie & d'Égypte, en s'établissant dans ces lieux, réunirent les avantages qui leur étoient propres. La force des habitans du Nord vint s'unir à la délicatesse du sentiment au génie des arts, qui caractérisoit les Orientaux.

C'est là que l'on vit naître un goût plus épuré, qui menoit à sa suite la perfection des arts & le feu du patriotisme. Les hommes grossiers furent contenus par le frein de la Religion, ébranlés par la terreur des mystères, captivés par les charmes de la musique & de la poésie ; C'est ainsi que s'établit la tyrannie, qui apprit aux puissans le funeste secret d'opprimer les plus foibles. Epoque flétrissante pour l'humanité, où le droit du plus fort devint l'unique règle de la politique. Dès lors on ne vit plus que des guerres perpétuelles, un brigandage universel, jusques au tems, où les Grecs réunis par leurs assemblées communes, leurs Fêtes, leurs Oracles & leurs Jeux, ne formèrent qu'une seule nation.

Lycurgue en fermant la porte aux changemens, rendit tous les Spartiates égaux par la fortune, les mœurs, & en quelque sorte le génie. Ses armes devenues leur unique occupation, bannirent le goût des Lettres. Chez les autres peuples de la Grèce, où le commerce étoit florissant, l'on remarque les progrès des arts & des sciences. Le théâtre, employé par la Démocratie, pour mettre un frein à l'ambition des puissans & reprimer l'orgueil des riches

riches développa le goût de la peinture & de la sculpture.

LA première Philosophie des Grecs étoit embellie par l'imagination, mais elle manquoit de justesse. La morale des Citoyens consistoit en quelques pratiques religieuses, leur éducation se bornoit à la gymnastique & à la musique, & leur caractère n'étoit qu'un sentiment superbe de leur liberté, qui ressembloit à la licence bien plus qu'à la véritable vertu. Des Citoyens qui n'aimoient que la mollesse, des Magistrats qui ne se distinguoient que par une fastidieuse éloquence, que falloit-il de plus pour renverser l'Etat? C'est dans ces circonstances que parut Socrate, l'un des bienfaiteurs de l'humanité, qui confirmoit ses leçons par la régularité de sa vie. Ses successeurs, confondant les rêveries des anciens avec la sagesse de ce premier Philosophe, eurent peu d'influence sur les mœurs de leur siècle. Les richesses & le luxe détruisirent l'autorité des Loix d'ailleurs très-imparfaites. On ne voit par tout que des tyrans, ou des chefs de parti, lorsque la Grèce fut opprimée par *Alexandre*, une mort prématurée anéantit ses vastes projets; ses Successeurs & les Grecs trop frivoles se détruisirent mutuellement. La Grèce retom-

vant dans la barbarie, devint l'esclave de la belliqueuse Rome.

L'Origine de Rome est obscure & fa-  
buleuse. Un goût dominant pour la guerre  
posa les fondemens de la puissance redou-  
table de cette Maitresse du Monde. Numa  
adoucit cette vertu féroce par la crainte  
des Dieux, & dès lors la superstition fut  
un des traits qui distinguent ce peuple.  
Sous les Consuls il devint plus belliqueux;  
l'émulation entre les deux ordres de l'Etat  
contribua à son aggrandissement, parce qu'il  
enflamma tous les cœurs du desir de la gloire,  
jusqu'à ce que l'ordre des Sénateurs &  
celui des Chevaliers fussent avilis par la cu-  
pidité & la mollesse.

Avec la patrie des Grecs, Rome acquit  
leurs sciences, leurs arts & leur bon goût;  
mais les Romains ne furent qu'imitateurs.  
Dans les derniers tems de la République &  
ceux qui suivirent immédiatement, on vit  
parmi les Grands des scènes de bravoure &  
de constance supérieures à tout ce qu'on  
auroit pu attendre de la plus sublime Phi-  
losophie. Mais ces actions éclatantes pro-  
duisirent peu de fruit, parce que ce n'é-  
toient pas des vertus, & que la multitude

vivoit encore dans une sorte de barbarie.

Sous les Empereurs l'Etat fut ébranlé par un affreux despotisme qui détruisit les sciences & les arts; A quelques jours de lumière succédèrent plus de dix siècles de ténèbres. Enfin, au milieu de la corruption & dans la province la plus débordée de l'Empire, on vit naître la Religion Chrétienne. Distinguée de toutes les autres par une noble simplicité & une pureté accomplie, elle a changé de face de l'Europe, & donné à tous ses habitans une façon de penser toute opposée.

LIVRE VIII. *Des progrès de la Sociabilité parmi les Nations qui partagent aujourd'hui l'Europe.* Les peuples du Nord & de l'Orient, qui envahirent toute la partie orientale de l'Empire, étoient entièrement barbares, dès qu'ils eurent acquis des grandes richesses, ils joignirent la mollesse à la férocité. Quelques génies sublimes leur donnèrent des Loix & des mœurs. Ils reçurent le Christianisme; mais la forme du gouvernement mettoit un obstacle invincible aux changemens avantageux. Les fiefs, au lieu de réunir les Vassaux au corps de l'Etat, entretenoient la

barbarie. Les Nobles s'adonnèrent au brigandage, tandis que le peuple gémissoit sous le joug. Le Christianisme devoit former de tous les Etats une grande République, mais la Hiérarchie despotique du Vicaire de Dieu favorisoit l'ignorance & le désordre. Le Ciel fut peuplé de gens qui rachetèrent au prix de leur patrimoine, & personne ne brûla dans les enfers que ceux qui avoient assez d'intelligence & de courage pour s'opposer aux usurpations du Clergé. Le commerce entre les différens peuples, l'usage de la langue latine consacrée dans la Religion, l'obscur philosophie d'Aristote, enseignée dans les Cloîtres, quelques Universités quoique pauvres & mal dirigées, tout cela produisit d'abord quelques rayons de lumière; enfin contre l'attente des Papes & malgré leurs efforts, on en vit naître les fruits les plus précieux.

Les Loix civiles du moien âge, étoient dans la plus grande confusion, les arts & les métiers n'avançoient qu'à pas lents, le goût étoit dépravé & ridicule. Les talens de la Noblesse se réduisoient à chasser, à se battre & à boire. Les tournois & la chevalerie devoient ~~faire~~ naître dans les cœurs de plus nobles sentimens. Peu-à-peu on

vit comme dans les siècles fabuleux, des héros, qui faisoient profession de venger l'innocence opprimée, & de soutenir la gloire de la beauté.

Les Croisades remplirent les esprits d'idées nouvelles qui échauffèrent l'imagination. Les Troubadors & les Poètes guerriers en rirent d'être remarqués dans ce siècle. Ils auroient adoucis les mœurs, si la terre n'eût pas été trop rude pour une si belle semence.

L'orgueil, la pauvreté, la licence garantit la Noblesse d'un esclavage absolu; & c'est par-là que se développèrent les premiers germes de la liberté & de la réformation des mœurs. Un petit nombre de génies sentoient les maux qui accabloient l'Etat & l'Eglise. Leurs plaintes occasionnèrent dans le 15e. Siècle, ces Conciles monstrueux, où les Ecclésiastiques, Juges dans leur propre Cause, confirmèrent les abus qui leur étoient avantageux, & condamnèrent tous les hommes éclairés comme autant d'hérétiques. L'Invention de l'Imprimerie, & la ruine de l'Empire des Grecs, rendirent plus communs en Occident les trésors de la Lit-

térature, mais les premiers Savans s'occupèrent à embéllir leurs découvertes, au lieu de les faire servir au bonheur de l'humanité.

Dans le beau Siècle de Léon X. La Poésie, la Peinture & la Sculpture parvinrent tout d'un coup au plus haut degré de perfection. Toûjours on comptera la famille de *Médicis* parmi les bienfaiteurs de l'humanité. *Luther*, *Zvingle* & *Calvin* trouvèrent l'Europe tellement disposée, qu'il ne falloit qu'une étincelle pour l'enflammer toute entière; la Lumière naissante des Beaux Arts produisit cet effet. Mais les malheureuses disputes qui déchirèrent l'Eglise, étouffèrent la bonne Philosophie, cette Science devint une partie de la Théologie uniquement destinée à combattre de prétendues erreurs. La découverte d'une nouvelle route pour les Indes Occidentales & l'Amérique, étendit les vues des Européens. Après quelques réflexions particulières sur l'esprit de la liberté qui régné en Angleterre, en Suède, en Dannemarc, en Pologne, l'Auteur conclut, qu'il n'y a que le bonheur & la liberté des Peuples, qui puissent assurer la grandeur, la gloire & la félicité des Souverains. Une triste expérience lui découvre, que la liberté c'est

Républicains n'est point réelle, que les Patriens s'élevent injustement sur la vertu, la sagesse & le mérite des Citoyens d'un rang inférieur: Que ce n'est que sous une Monarchie tempérée, où la raison régné dans toute la maturité, que le Citoyen jouit d'un bonheur véritable. Réflexion surprenante dans la bouche d'un Républicain ! elle ne peut venir que d'un esprit supérieur aux préjugés.

La Philosophie renaît avec Bacon, ce génie sublime, qui put saisir d'un coup d'œil toute la chaîne des connoissances humaines, & tracer aux races futures la carrière qu'elles ont à parcourir.

Descartes mécontent de la méthode fervile des Ecoles, enseigna qu'un doute raisonnable est l'unique chemin qui conduit à la vérité.

Le 17<sup>e</sup>. Siècle contribua plus que les autres à civiliser l'Europe. On étudia les Anciens ; les Princes trouvèrent dans les louanges des Savans un mét délicat pour nourrir leur amour propre : Les Académies de Paris, & de Londres portèrent les Mathématiques à un point extraordinaire, & la révocation

de l'Edit de Nantes, répandit dans le Nord les découvertes, la langue & le génie des François. Au commencement du 18e. Siècle, queques esprits supérieurs firent fleurir en Angleterre par le moyen des feuilles périodiques, la bonne littérature & la Morale. En Allemagne on admira *Leibnitz*, génie original, qui joignit aux vues étendues de Bacon, la pénétration de Descartes & le sublime de Platon. Il fut remplacé par le profond *Wolf*, qui eût été peut-être le plus grand des Philosophes, s'il avoit cru pouvoir se tromper. En introduisant la méthode des Géomètres dans la tractation des matières Philosophiques, il y répandit une lumière jusques-là inconnue, mais il ne fut jamais sacrifier aux graces.

- Les Successeurs de ce grand homme se sont partagés en plusieurs branches, jusques ici aucun ne l'a égalé, & la Philosophie semble s'être arrêtée au même point où il l'a laissée à sa mort.

- Quelques-uns sont servilement attachés à ses principes, ce sont les *Volsiens rigoureux*. Ils ont porté sa méthode dans d'autres Sciences; ils y ont fait une révolution favorable, mais ils ont négligé la

Littérature. D'autres introduisant une terminologie scolastique, se perdent dans des distinctions sans fin, qui n'ont aucun avantage que dans la théorie; ce sont les *Scolastiques*. D'autres encore imitant le langage des prophètes, aiment un galimatias philosophique. Ils semblent avoir bâti leur système dans l'ardeur de quelques accès de fièvre. L'Auteur les appelle les *Philosophes Théosophiques*. Quelques génies plus heureux, accoutumés à des spéculations utiles, sacrifient aux graces & font de ce squelette décharné un modèle excellent, ce sont les *Philosophes populaires*. Ils n'ont jusques ici travaillé que quelques parties, mais ils ont bien mérité de l'humanité: les autres auront leur tour & tout l'édifice sera heureusement achevé. Ceux-ci semblent avoir trouvé la véritable route pour inventer quelque chose de nouveau & d'utile. Mais quel talent ne faut-il pas pour oser de nos jours hasarder un nouveau système? Egalement éloigné de la manie des spéculations inutiles, & de l'enthousiasme dangereux d'une imagination déréglée, il faut considérer de sang froid la chaîne des vérités connues, en peser la justesse, en découvrir les défauts ne pas s'en tenir à ses propres idées, ne s'attacher à aucun système particulier.

joindre à la connoissance des Sciences & des Belles-Lettres, l'étude des Grecs & celle des Anglois. Il faut savoir se servir de ces Auteurs, qui n'affichent pas la Philosophie, & qui semblent n'avoir écrit que pour l'amusement, c'est-là que se trouve quelquefois la nature, c'est là qu'on peut recueillir des semences, qui jettées dans une terre fertile peuvent produire des fruits excellens. Mais où trouver un homme capable de suivre constamment cette route ?

Peu à peu les progrès de la littérature influèrent sur l'Urbanité, & le Théâtre y contribua beaucoup; les Sociétés de gens de Lettres ont aussi eu part à ce changement favorable. Ces établissemens seroient bien plus utiles si l'on étoit plus sévère dans le choix de ceux qu'on y reçoit. Ce goût si général pour l'Agriculture, les Sciences politiques & l'Education font sans doute le fruit que produisent les progrès de la Littérature.

Mais l'Education ne parviendra jamais au point où elle doit être, pour le bonheur de l'humanité, tant que l'on ne saura pas démenter & récompenser le mérite dans

ceux qui enseignent : faute de cette attention , que la justice même exige , on a vu échouer les plus sages projets ; on a réussi à étouffer les intentions les plus patriotiques.

Cependant le Peuple est encore presque par tout aussi barbare que dans le moïen âge. Et d'où vient cela ? La plupart n'ont point été formés dans les Ecoles , ou ils en ont été tirés si Jeunes , que les principes qu'ils ont reçus ont été bientôt détruits par d'autres maîtres & d'autres instructions.

Les riches & les grands ; ont renoncé à la mâle grossièreté de leurs ancêtres , pour se jeter dans la barbarie efféminée des peuples de l'Orient. C'est ainsi que notre Auteur trouve encore au milieu de l'Europe policée , de nombreux essaims de barbares. On croiroit peut-être qu'il en excepte les Savans , eux qui sont appelés à défendre les droits de l'humanité attaquée. Écoutons-le lui-même : Qu'il est petit le nombre des amis de la vérité , en comparaison de la foule de ceux qui s'arrogent injustement le nom de Savans & de Philosophes ! Quelles ténèbres régner encore dans les Universités & dans

les Ecoles ! M. J. ne comprend point dans ce jugement les Rois & les Princes ; ils ne sont soumis qu'à celui de la postérité.

L'Auteur passant rapidement sur les tems dans lesquels nous vivons ; se contente de proposer quelques réflexions générales, qui laissent deviner sa façon de penser. L'apostrophe qu'il adresse à ceux qui sont à la tête des Etats, présente des traits sublimes & dignes d'un vrai Citoyen.

Telle est l'Analyse de son ouvrage : si nous avons entrepris plutôt la publication de ce Journal nous nous serions empressés de le faire conoitre à tous ceux qui ne peuvent pas le lire dans la langue originale. Peut être avons nous un peu excédé les bornes que nous nous prescrivons toujours dans nos extraits, mais le mérite de l'ouvrage doit suffire pour notre justification.





S E C O N D   E X T R A I T .

---

L E T T R E à M... sur la PALIN-  
G E ' N E ' S I E PHILOSOPHIQUE  
de M. BONNET &c.

---

**M**ONSIEUR. J'ai l'honneur de vous renvoyer la *Palingénésie Philosophique* de M. BONNET, je l'ai lue avec une satisfaction singulière : & comment ne seroit-on pas enchanté de parcourir avec un tel guide, des régions encore si peu connues de la Philosophie ? Il n'est pas nécessaire de remarquer qu'il règne dans cet ouvrage autant de profondeur que de sagacité, c'est le propre de l'Auteur. Mais ce que je ne puis m'empêcher d'observer,

c'est cette bienveillance universelle qui ne se borne pas à l'amour du genre-humain, qui s'étend encore à tous les Etres sensibles sans exception. Ce principe divin conduit sa plume: à chaque trait on l'aperçoit, on en est échauffé soi-même, & l'on se plaît à contempler les perspectives ravissantes qu'il offre à nos regards au milieu de toutes les misères de la vie: tous les animaux, les plantes mêmes peut être, auront aussi leur tems de *perfectionnemens*. Quel spectacle! On s'y abandonne avec admiration, avec joye, avec étonnement; je me garderai donc bien de chercher à affoiblir les Probabilités dont l'Auteur a su revêtir ce brillant systême, je ne doute pas que vous n'en soyez ravi vous même, ainsi réunissons-nous pour rendre à ce Philosophe sublime, les actions de grâces qui lui sont dues pour nous avoir prêté ses *lunettes à longue vue*, c'est une de ses expressions, quoique nous ne sachions peut-être pas nous en servir aussi bien que lui.

La Religion chrétienne devra aussi beaucoup à M. B. Ses raisonnemens sont condensés, réduits en Tableau, & ils frappent de la manière la plus forte. Il fait

en particulier sur les Martyrs, une distinction très judicieuse, en disant qu'il y en a de faits & qu'il y en a d'opinions. On a vû souvent, il est vrai, des Martyrs de ce dernier genre, soutenir même jusqu'à la mort les opinions les plus absurdes, mais il n'est pas croiable, qu'on ait jamais poussé jusques là l'entêtement en faveur de faits que l'on fait être faux, où dont on n'a pas toute la certitude possible. On voit jusqu'où même cette observation, & les conséquences qu'on en doit tirer en faveur des témoins de la Religion Chrétienne, ou ce qui est la même chose, des faits sur les quels elle repose. Ce que M. B. dit là dessus ne laisse rien à désirer, & peut tenir un rang distingué parmi les meilleures *Démonstrations Évangéliques*; & quel poids encore ne donne pas à ces Démonstrations, le suffrage d'un Philosophe éclairé de toutes les lumières de la Philosophie, je dois même dire, de la nature entière, qui a pénétré son ame de ses rayons les plus purs & les plus lumineux. Dans quel embarras l'autorité d'un si grand maître, ne va-t-elle pas jeter les prédicateurs de l'incrédulité? En vain ils voudront déployer leur arme ordinaire, le ridicule, il n'aura aucune prise sur lui. M. B. est au

dessus de leurs atteintes: je doute même que l'incrédulité ose paroître de quelque tems. Il faut auparavant qu'elle tâche de se remettre des rudes coups qu'on vient de lui porter. Tel est l'ordre des choses: La Religion ainsi que la vertu qui est appuyée sur elle, doit combattre sans cesse, si elle a des adversaires adroits, elle trouve toujours des défenseurs zélés: si elle a des jours d'adversité, elle voit aussi briller les jours de triomphe.

De tous les points discutés par M. B. je n'examinerai que celui qui regarde l'usage des signes, pour former des idées abstraites, sujet auquel l'Auteur revient souvent, & qui paroît être d'une grande conséquence en *Métaphysique*, en *Logique*, en *Grammaire* & même en *Morale*; je vais M. vous rapporter quelques passages de l'Auteur, après quoi, je vous exposerai mes idées.

*Toutes nos idées dit M. B., sont représentées par des signes, c'est à dire; qu'on les exprime ordinairement de cette manière, ces signes sont naturels ou artificiels, les premiers sont des images, des sons inarticulés,*

*inarticulés, des cris, des gestes &c.* ; les seconds sont des figures ou des caractères, des sons articulés, ou des mots dont l'ensemble & les combinaisons forment les paroles ; ou le langage. Rien n'est plus clair que cela : Nous sommes donc acheminés, continue M. B., à admettre dans le siège de l'ame un double système de Signes représentatifs de nos idées, ce double système, c'est celui de la vue & de l'ouïe. Il pourroit y avoir encore d'autres signes de nos idées, car un homme qui seroit aveugle & sourd, pourroit en imaginer, qui seroient en relation avec les sens qui lui restent ; mais ce n'est pas à cela que je veux m'arrêter : Il s'agit ici de l'usage des Signes pour former des idées, caractère qui distingue selon M. B., l'homme des animaux brutes. Il n'est pas douteux que nous n'ayons beaucoup d'avantages sur les animaux, & en particulier que nous ne puissions nous élever à un grand nombre d'idées abstraites dont ils sont privés ; mais l'usage des signes est-il absolument nécessaire pour cela ? Comment nous en servons-nous ? & de quelle conséquence cette Théorie peut-elle être dans la pratique ? D'abord il faut convenir avec M. B., qu'il n'y a que deux sources de nos idées, les sens & la

*Réflexion*, & qu'à proprement parler il n'y en a qu'une, savoir les sens, puisque toutes nos idées, même les plus intellectuelles, tiennent à nos sens & en viennent originairement; c'est aussi l'idée de M. B., voici comme il s'exprime; (\*) *Tout ce que je sais, c'est que l'ame humaine n'a d'idées que par le ministère des sens, & que les idées les plus abstraites, ne sont que des idées sensibles, plus ou moins déguistées, & pour peu qu'on ait réfléchi sur la nature de l'homme, ce sont-là des faits qu'on ne sauroit se déguiser. Jusques ici nous voilà parfaitement d'accord, mais le ferons-nous de même jusques à la fin? Comment formons-nous donc nos abstractions? Nous les formons par le moyen de la Réflexion, ou de l'attention fixée & tournée sur nos idées premières. J'appelle de ce nom celles que nous recevons par l'impression immédiate des objets sur nos sens, ces idées premières sont de deux sortes, il y en a qui sont accompagnées, de ce que l'on appelle plaisir, ou douleur, je les nomme sensations: ainsi je promène ma vue sur un riche tapis de verdure, quel enchantement pour mes yeux! je m'approche trop du feu, je me brûle, je sens*

---

(\*) Tom. I. p. 141.

une douleur cuisante : Il y en a qui ne font que de simples représentations, sans être accompagnées d'aucun sentiment de plaisir ou de douleur, nous les nommons *perceptions*. Ainsi j'apperçois un arbre, une maison, un objet quelconque, qui se présente à ma vue, je le distingue de tout autre, c'est une *perception* de cet objet, qui se peint en quelque manière dans mon cerveau. Nous ignorons également le mécanisme de nos sensations, & de nos perceptions, nous savons seulement que les choses sont ainsi, & ce fait doit nous suffire. Mais comment parvenons-nous aux *idées secondes*? C'est ainsi que j'appellerai nos idées abstraites, ouvrage de l'*attention* & de la *Réflexion*; sans doute que c'est en considérant successivement chaque trait de nos *idées premières* que nous en formons des abstractions, ainsi une sensation nous fait appercevoir notre propre existence: nous formons donc par-là, l'idée d'un Etre sensible, après avoir souvent éprouvé du plaisir & de la douleur. Nous avons souvent contemplé un objet revêtu d'un grand nombre de propriétés; nous nous formons des idées de ces propriétés, sans les attacher aux objets particuliers & individuels, qui en sont ac-

tuellement revêtus ; c'est ainsi que nous acquérons les idées de la grandeur, & des diverses dimensions des Corps ; les idées des espèces, des genres applicables à plusieurs individus ; c'est ainsi, que nous parvenons à l'idée d'être en général, qui est la plus abstraite de toutes, & que nous généralisons nos idées. Nous les représentons sans doute ou nous pouvons les représenter de cette manière par des signes ; mais ces signes sont-ils absolument nécessaires pour les former ? Il semble que M. B. penche pour l'affirmative : *Il me seroit impossible, dit il, (\*) de former aucune notion générale sans le secours de quelque signe d'institution ; il n'y a que ceux qui n'ont jamais médité sur l'économie de l'homme, qui puissent douter de cette vérité philosophique. Dans un autre endroit, il s'exprime de cette manière, en parlant des animaux : (\*\*) S'ils ne généralisent point comme nous leurs idées. Si les opérations des Individus de chaque espèce est uniforme, ce n'est pas précisément, parce que les animaux manquent de signes, les Signes ne donnent pas la faculté d'abstraire, ils ne font que la perfectionner, mais la faculté d'ab-*

---

(\*) Tom. 2. 188.

(\*\*) Tom. 1er p. 194.

ordire tient à l'attention; l'attention est une modification de l'ame, il lui faut des motifs pour qu'elle se deploye; si l'Auteur de la nature a voulu que la sensibilité des Animaux fût relative à ce que demandoit la conservation de leur Etre; leur attentivité, je prie que l'on me passe ce mot, aura été renfermée dans les limites de leurs besoins, ils auront été capables de former des abstractions sensibles. Et ils n'auront pu s'élever aux notions. Il semble qu'il y a quelque différence dans ces deux passages, sur l'usage attribué aux signes pour former des abstractions; dans le premier, les signes paroissent indispensables, dans le second ils sont simplement utiles pour perfectionner la faculté d'abstraire, & sans doute, que cette perfection, selon M. B., consiste à pouvoir s'élever aux notions, sans être bornés comme les animaux aux abstractions sensibles. L'Auteur explique peut être encore mieux sa pensée, dans ces paroles qui précèdent immédiatement, les animaux, dit il, ont bien des sensations de différens genres, leur mémoire en conserve le souvenir; ils comparent jusqu'à un certain point ces sensations, Et de ces comparaisons, plus ou moins multipliées, nait un certain air d'intelligence, qui trompe des

yeux peu philosophiques ; mais ils ne parviennent point comme nous à généraliser nos idées, ils ne s'élèvent point aux notions abstraites, il n'ont point l'usage de la parole ; on les accoutume bien, à lier une certaine action, un certain objet à un certain son, à un certain mot, mais ils ne parviennent point à généraliser leurs idées ; s'ils y parvenaient, les opérations de chaque espèce, ne seroient pas uniformes, & les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux d'autrefois. Les animaux forment cependant des abstractions sensibles, M. B. le dit, dans le passage précédent, la seule différence qu'il y a entr'eux & l'homme, c'est qu'ils ne peuvent pas s'élever aux notions, & cela parce qu'ils manquent de signes, & de l'usage de la parole en particulier. C'est ce que nous apprend le dernier passage, au lieu que dans le précédent, ce n'en est pas la véritable raison, mais seulement parce que la faculté d'abstraire tenant à l'attention, qui doit avoir des motifs pour se déployer, l'attentivité des animaux a été renfermée dans les limites de leurs besoins, parce que l'Auteur de leur existence a voulu que leur sensibilité fût bornée à ce que demandoit la conservation de leur Etre. Je ne suis pas assez présomptueux, M., pour entreprendre de commenter M. B.

Vous voudrez bien quand vous le jugerez à propos, me faire part de vos idées conciliantes. J'abandonne donc ici toute discussion critique, pour vous exposer naturellement mes idées sur le sujet en question: Je suis dans l'opinion que les signes ne sont pas absolument nécessaires pour généraliser nos idées, puisque nous n'avons besoin que d'attention pour cela; mais ces signes sont très utiles pour les perfectionner, c'est-à-dire pour les pousser toujours plus loin & les rendre plus précises, parceque ces signes les fixant mieux dans la mémoire, ils aident à l'attention, qui est ici la seule faculté opérante. Nos idées une fois revêtues de signes restent en quelque manière plus séparées & plus distinctes, on peut mieux les rappeler & y fixer son attention: de plus, on peut les communiquer aux autres, les comparer avec celles dont ils nous feront part, ce qui doit nécessairement contribuer à les perfectionner. Je ne fais jusqu'où les animaux portent leurs *abstractions sensibles*: il n'est pas douteux qu'ils n'ayent des signes au moins naturels, pour les communiquer entre ceux d'une même espèce, mais qui peut connoître jusqu'où ils poussent cette faculté? il est vrai qu'ils ne pas-

roissent pas s'écarter d'un certain ordre, & que les *Castors d'aujourd'hui bâtissent comme ceux d'autrefois*. Mais l'éducation semble quelquefois ajouter à leurs idées, & varier leur façon d'agir, du moins dans les choses qui ne sont pas absolument essentielles, & qui ne tiennent pas à leurs besoins & à leur caractère primitif, Ils sont bornés dans leurs abstractions; l'homme va beaucoup plus loin, dans les siennes: cependant l'homme même ne change guères pour le fond; & l'homme d'aujourd'hui ressemble beaucoup à l'homme d'autrefois. S'il bâtit différemment, s'il a des mœurs & des façons d'agir différentes, il est toujours le même essentiellement; les mêmes passions l'agitent, les mêmes ressorts le font mouvoir, les mêmes besoins le pressent; & il n'y a pas autant de variétés qu'on se l'imagine d'abord, les apparences en imposent. J'avoue que les animaux ont moins d'idées abstraites que les hommes, & qu'ils ne sauroient les porter aussi loin, parce qu'ils manquent de signes d'institution. Mais après tout, ils ne me paroissent pas absolument nécessaires, pour former des abstractions, même de celles que M. B. appelle des *Notions*, qui ne sont, je crois, que des abstractions formées sur un fond de *perceptions* & non de *sensations*, qui

seules conviennent aux animaux ; puis qu'on ne leur accorde que des *abstractions sensibles*.

Mais à quoi sert cette théorie ? 1°. à nous faire bien connoître la nature humaine, à nous donner des idées justes de ses facultés, de ses opérations, ce qui n'est pas peu important pour un Philosophe, qui veut pénétrer autant qu'il est possible dans la nature & dans les ressorts secrets qui appartiennent à notre constitution. 2°. En logique, elle peut être utile, pour nous apprendre à former des abstractions ; qui est un des grands buts, de ceux qui veulent conduire les autres dans la recherche de la vérité ; l'attention est absolument nécessaire à cela, & comme les mots sont d'un grand secours, on trouvera dans cette théorie comment on doit s'en servir ; 3°. En Grammaire, cette théorie nous montrera aussi la nécessité où nous sommes de fixer par des signes particuliers ou par des mots propres, les idées que nous généralisons, afin de prévenir toute équivoque & de rendre le discours aussi clair qu'il est possible, en distinguant par un nouveau signe, chaque degré auquel nous nous élevons : c'est ainsi que le langage deviendra en quelque manière phi-

lofophique, & qu'il influera à fon tour fur la netteté de nos idées & fur l'étendue de nos connoiffances. 4<sup>o</sup>. Enfin, en morale, nous apprendrons à bien fixer les idées abftraites de *Loix* & de *Vertus* qui font la baze de cette fcience. La Morale eft une efpece de Logique pratique, qui cherche la vérité dans les actions, comme on la cherche dans les fciences fpéculatives, on va ainfi d'abftractions en abftractions, jufqu'à ce qu'on fe foit fait un fyftème fivi & méthodique d'actions pour arriver au bonheur.

Voilà, Monsieur, en peu de mots, ce que j'avois à vous mander fur ce fujet, qui ne fauroit être épuifé par ces courtes réflexions. L'ouvrage de M. B. laiffe une immense matière à la réflexion; peut-être que dans la fuite, je pourrai revenir à quelque autre fujet; en attendant; permettez moi de vous affurer des fentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

*Monsieur,*

*Votre très-humble  
Serviteur.*



## TROISIEME EXTRAIT.

---

SCWEITZER LIEDER &c. c. à. d. *Chansons Suisses*, par un Membre de la Société Helvétique de Schintznach, à Bernes, chez Walthard. 1767. 1 Vol. 12.

---

**V**OICI une imitation des *Chansons militaires*, publiées par l'un des premiers Littérateurs de l'Allemagne. Nous ne prétendons pas insinuer que l'Auteur de cet ouvrage doive être rejeté dans la foule des imitateurs serviles, dont les productions informes ne méritent aucune attention. On voit que la nature l'a richement partagé des talens, qui forment le Poète. Le sujet de ses Odes donne de lui une idée avantageuse. L'Amour de la Patrie y brille d'un éclat qui pénètre les cœurs généreux, la voix de la Liberté s'y fait entendre avec énergie. De si nobles sentimens nous rendroient attentifs, quand

même ils ne feroient pas relevés par les graces de la Poësie.

L'ouvrage est divisé en deux Parties, dont la première contient douze Odes : On y célèbre les grandes actions qui sont les fondemens de la liberté & de la gloire Helvétique. Heureux si le feu de la Poësie pouvoit entretenir dans les cœurs de tous les vrais Helvétiens, les généreux sentimens qui ont produit tant de faits héroïques !

Nous ne dirons pas que toutes ces pièces soient sans défauts ; mais elles nous paroissent propre à atteindre le but auquel on les destine. Elles mettront dans toutes les bouches les événemens, qui y sont célébrés ; elles feront passer jusqu'au cœur les sentimens qu'elles expriment. La neuvième & la dixième Ode approchent davantage de la force, de la précision, de la vivacité du Pindare Allemand, que l'Auteur a choisi pour son modèle. La dixième en particulier chante la bataille de Grandson contre le Duc de Bourgogne, Charles le Hardi en 1476. Les deux premières strophes sont languissantes. On croiroit lire un simple récit. Peut-être auroit-il mieux valu transporter tout d'un

« soup le Lecteur au milieu du carnage, lui  
 présenter l'image d'une troupe de Héros,  
 enflammés de l'Amour de la Patrie & ré-  
 pandant tout leur sang pour elle. Un pa-  
 reil tableau auroit échauffé l'imagination  
 du Poète. Voici la traduction littérale  
 de cette pièce; c'est au Lecteur à la juger.

« On vit des bataillons nombreux d'enne-  
 mis couvrir notre terre natale : Ils étoient  
 à nos portes, les armes à la main, con-  
 duits par le Duc de Bourgogne. »

« Nous n'étions que dix-huit mille con-  
 tre soixante mille; mais nous levâmes les  
 yeux au Ciel & nous les vîmes sans émo-  
 tion se ranger en bataille. »

« Le superbe Duc s'irrite & il en fait le  
 serment; je les réduirai en poussière:  
 Anéantissez ces vils Allemands & partagez  
 leur proie. »

« Prosterinée à genoux toute l'Armée des  
 Suisses implore l'assistance céleste. Charles  
 les voit, il frémit. J'en jure, dit-il  
 plein de rage je saurai les anéantir. »

« Trois fois les Bourguignons nous atta-  
 quent & trois fois leurs efforts sont vains: »

„ Un de leurs Chefs est tué. Ces fiers Hé-  
ros le voient fans vie, & soudain ils  
prennent la fuite. „

„ Ils volent ! Quelle n'est pas leur angoi-  
se ! Tels que des Cerfs timides ils aban-  
donnent la plaine : Ils nous laissent armes  
& munitions, tentes & Chariots. „

„ Que te servit, ô Duc, ton serment té-  
méraire ? Aussi peu que le nombre de tes  
Soldats. Tu n'en frappas que cinquante  
des nôtres, nous en fîmes tomber vingt  
fois autant. „

„ Tes bataillons font en déroute, & nous  
ne suivons pas leurs traces : Une longue  
marche & un combat acharné épuisent les  
forces du Soldat. „

„ Approchez maintenant : Partagez le bu-  
tin : Offrez au Ciel vos actions de grâces :  
Que Grandson & la Lance (\*) rétentif-  
sent de vos cris de victoire. „

Cette pièce faite pour être chantée ne

---

(\*) Abbaïe de Chartreux à une lieue & demi de Grandson : Elle a été sécularisée depuis la Réformation.

peut que perdre beaucoup en passant dans une langue étrangère : Mais qu'on la lise dans l'original & l'on verra que celle-là & toutes les autres peuvent être perfectionnées. Cependant il y a des morceaux, dont *Tyrée* & *Gleim* ne rougiroient pas. Dans *l'Alliance Helvétique*, nous trouvons ces deux Strophes :

„ Ils en font le serment solennel , & le confirment en joignant leurs mains droites :  
 „ Qu'ils délivreroient la Patrie d'un esclavage odieux : Chacun regardant son ami & lui serrant la main ; sois Citoïen, dit-il ; & tous jurent avec larmes la mort des Tyrans.

Et un peu plus bas :

„ L'Aurore de ce grand jour commence à poindre , envelopée de nuages : Elle nous trouve tous préparés au combats & remplis de courage. „

„ Les fils des Alpes dédaignent de se servir du bouclier & de la Cuirasse. Quand l'Amour de la liberté échauffe le sang & fortifie le bras c'est le courage des héros qui tient lieu de défense. „

Il y a dans la dernière strophe de la quatrième Ode une noble simplicité : „ Profitez-vous, Suisses , adorez l'Auteur de la

» victoire : Vous triomphâtes : Présentez-  
 » lui vos actions de Graces. Le Dieu qui  
 » peut toujours secourir, c'est lui qui vous  
 » fortifie : Faites rétentir vos Cantiques à  
 » son honneur. »

La seconde partie est toute morale : On y célèbre la modération, l'humble médiocrité & l'amour du travail. Le goût du luxe & de la dépense, la ridicule imitation des mœurs étrangères, dont nos jeunes gens se font trop souvent un mérite, y est attaquée avec agrément. Mais il y a beaucoup moins d'énergie & de beautés que dans la première.

Ce genre de Poésie demande de la force; on aime à y trouver des traits mâles & vigoureux, mais il faut éviter de tomber dans l'autre extrême. Nous remarquons dans plusieurs endroits de cet ouvrage des vers rudes & des phrases trainantes : Il y a même quelquefois des images choquantes, ou fausses : *La cotte-de-maille n'est pas trop dure pour la peau des jeunes Zurichquoises : La Caisse ne rétentit jamais mieux que sous une longue barbe.*

La plupart des Savans d'Allemagne paroissent

paroissent jaloux de purger leur langue, assez riche par elle-même, d'une foule de mots étrangers qui la défigurent. L'Auteur a négligé cette règle & il ne manquera pas d'en être blâmé. Nous n'avons garde d'alléguer pour le justifier sa qualité de Suisse. Il est vrai qu'aucune de nos dialectes n'a conservé la pureté de la langue allemande ; mais il ne l'est pas moins, que tous les Gens de Lettres la parlent & l'écrivent purement.

Malgré ces défauts, cette production annonce un digne Membre de la Société Helvétique: son cœur est animé de l'Amour de la patrie, son génie est poétique, son stile vif & plein de force. Malheureusement il ne se soutient pas toujours. Nous espérons de voir paroître une Edition plus travaillée, sur laquelle nous inviterons tous nos jeunes Littérateurs à entreprendre une traduction de cet Ouvrage utile. Si quelque Artiste célèbre prend la peine de préparer pour ces chansons des airs convenables, peut-être y a-t-il encore des gens d'un goût assez Suisse pour aimer à les entendre dans la bouche d'une jeune personne, plutôt que des Ariettes d'Opéras, qui ne tirent leur grace que d'une équivoque, quelquefois assez mal adroitement déguisée.

IV<sup>e</sup>. & V<sup>e</sup>. EXTRAIT.

OEUVRES de Mr. GESSNER, traduites par M.  
Huber, à Zurich, 1768. WILHELMINE,  
Poème héroï-comique, par Mr. de Thun-  
mel, traduit par le même. Leipzig  
1769.

**M**R. HUBER a mieux réussi encore à traduire les ouvrages de *Gessner*, qu'à rendre en François, le *Choix des Poésies allemandes*. Il est plus facile de s'accoutumer au ton d'un seul poète, qu'à saisir le génie de plusieurs. Peut-être que le style de Mr. H. convient mieux à l'Idylle, qu'à tout autre genre, ou plutôt la délicatesse de *Gessner* est plus assortie à la langue Française. Il est peu de Traducteurs qui puissent hazarder de publier leur ouvrage sous les yeux de l'Auteur, & il est peu de traductions Allemandes des meilleurs ouvrages François, qui méritent d'être distinguées. Il est inconcevable avec quel em-

pressément *Gessner* a été reçu en France. Ainsi on ne fait laquelle des deux nations doit le plus aux travaux de *Mr. Huber*. Il est pour les François, ce qu'est *Ebert* pour les Allemands. *Mr. H.* se permet quelquefois de paraphraser son Auteur, mais ce n'est que quand le génie des deux langues l'y oblige. Ceux qui entendent l'original, regrettent la naïveté & la douceur inimitable, qui y régnerent. On ne croira pas en France que la langue Allemande ait une douceur, que la nôtre ne sauroit rendre dans une traduction quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs. Quelquefois il faut omettre une épithète, pittoresque, ou en substituer une qui n'a pas la même précision & la même étendue. Souvent c'est un portrait présenté dans un autre jour, ou même couvert de quelques nuages; mais un François de naissance auroit échoué plus souvent encore que *Mr. H.* contre de pareilles difficultés. *La mort d'Abel* fut le premier ouvrage de *Gessner*, dont *Mr. H.* entreprit la traduction, & elle fut accueillie avec tant d'avidité, qu'en quinze jours l'Edition fut épuisée. Nous croions cependant que c'est celle qui lui a le moins bien réussi, peut-être que la muse de l'Auteur s'est montée sur un ton plus élevé, & en ef-

set on remarque, que les endroits forts & sublimes sont moins heureusement rendus que les morceaux tendres ou pittoresques. Immédiatement après il entreprit les Idylles, qu'il a travaillées avec plus de soin. Elles sont entre les mains de tout le monde, mais il n'est personne qui ne voie avec plaisir celle que nous allons citer. On y trouve quelques défauts, mais ils sont peu sensibles, & doivent être excusés.

---

### DAMON ET PHILLIS.

D. J'AI déjà vû seize printems, mais, ma chère Philis, je n'en ai point encore vû d'aussi beau que celui-ci; fais-tu pourquoi? .. C'est que je garde mon troupeau près de toi.

P. Et moi j'ai vû à présent treize printems. Ah! mon cher Damon, aucun, non aucun ne m'a encore paru aussi beau que celui-ci; fais-tu pourquoi? Et sans attendre sa réponse, elle le ferra en soupirant contre la poitrine.

D. Vois-tu, Philis, comme les arbres de ce bocage touffu se ceignent en berceau près de cette écluse? Entens-tu murmurer cette fontaine (*source*)? Allions-nous y reposer sur l'herbe epaillè, & . . .

P. Volontiers, mon cher Damon, car je ne suis gaie (*contente*) qu'auprès de toi: Vois-tu comme mon cœur palpite de joie? Car. . . . songes y bien, il y a cinq heures entières (*cinq longues heures*) que je ne t'ai vû.

D. Affieds-toi, ma chère Philis, affieds-toi ici sur le treffl. Oh que ne puis-je voir sans casse ton sourire & tes yeux. Non, ne me regarde pas ainsi; *Et il ferma doucement les yeux de la jeune bergère*; Oui, (*crois m'en*) en verité, quand ton regard avec ce sourire, rencontre mes yeux, je ne fais ce qui m'anime; je frémis, je soupire, & je ne puis parler.

P. Ote, Damis, ôte ta main de dessus mes yeux; quand ta main presse la mienne, je sens une agitation intérieure, à laquelle je ne comprends rien, & le cœur me bat.

D. Vois-tu, Philis, vois là bas sur cet arbre ces deux colombes. Regarde comme

elles entrelacent amicalement leurs ailes. Ecoute comme elles gémissent tendrement. Ah! ah! les voilà qui se becquetent leurs cols nuancés, & leurs têtes mignonnes & leurs petits yeux. Viens, Philis, viens, entrelaçons nos bras, comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton col & tes yeux, afin que je puisse aussi te becqueter.

P. Mets tes lèvres contre les miennés, & nous nous becquetterons l'un l'autre.

D. Ah, Philis, ah, que ce jeu est doux! Grand merci, charmantes colombes; que jamais l'autour ne vous ôte la vie.

P. Grand-merci, charmantes colombes, grand-merci, volez sur mes genoux, venez demeurer avec moi. Je vous ramasserai dans les champs & dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquetera, vous pourrez aussi vous becqueter sur mes genoux. . . . . Elles ne viennent point. . . Elles s'envolent. . .

D. Ecoute, Philis, il me vient une idée. *Amyntas* chantoit dernièrement le charme des baisers. Si c'en étoit là?

» Une boisson fraîche, disoit-il, n'est  
 » pas la moitié aussi agréable aux moisson-  
 » neurs fatigués, que l'est un baiser à des  
 » amans. Le bruit qui l'accompagne, est  
 » mille fois plus doux, que ne l'est, lors-  
 » que l'ardeur du midi nous brûle, le  
 » murmure d'un ruisseau qui coule à l'om-  
 » bre d'un bois épais. »

P. Oui, certainement! Je parierois  
 que ce sont là des baisers. Viens, nous  
 allons le demander à *Chloé*. Mais aupara-  
 vant raccommode-moi ma guirlande, car  
 tu as dérangé tous mes cheveux.

Les chansons ne sont point mal tra-  
 duites, & cependant il étoit plus difficile  
 d'y réussir. Nous donnerons pour exemple  
 la chanson d'Évandre & d'Alcimne. Sans  
 doute qu'un François travaillant d'après ses  
 propres idées, auroit donné quelque chose  
 de plus dégagé & de plus naturel, mais,  
 je ne fais s'il auroit mieux fait en tradui-  
 sant l'ouvrage d'un autre.

## A L C I M N E.

Quand le Zephir & le printems  
Ont abandonné nos champs ,

La triste Flore soupire,

Le plaisir fuit, la roîe expire.

C'est ainsi, mon bien-aimé  
Que mon cœur en ton absence

Par la douleur consumé

Languit & meurt d'impatience.

## E V A N D R E.

Quand au retour du printems

Zephir *caresse nos champs*,

Il console la nature,

Il ranime la verdure.

Ainsi se calment mes soucis,

Quand je te vois paroître ;

De ta bouche un tendre souris

Me donne un nouvel être.

## E N S E M B L E.

Oui, je t'aimerai toujours

J'en fais ferment par ce bocage,

Azyle de nos amours.

Je ne ferai jamais volage ;

Oui, je t'aimerai toujours ;

J'en fais ferment par ce bocage ;

Azyle de nos amours.

Oui, je t'aimerai toujours.

ALCIMNE.

L'abeille diligente,

Quand l'hiver paresseux la condamne au  
repos,

Gémit dans l'attente

De la saison charmante,

Qui la rapelle à ses travaux ;

Ta bergère fidelle,

Loin de tes yeux,

Gémit comme elle :

Son cœur, son tendre cœur, sans cesse te  
rappelle,

Et te cherche en tous lieux.

EVANDRE.

Quand la rose vermeille

Exhale ses parfums, étale ses attraits,

L'abeille

S'éveille

Et revole dans nos bosquets.

Ainsi ma tendresse,

A l'aspect enchanteur de tes jeunes appas,

Précipite mes pas ;

Ainsi je m'empresse

A voler dans tes bras.

ENSEMBLE.

Oui, je t'aimerai toujours, &amp;c.

Voici une autre traduction de la même  
pièce, qui a aussi des défauts :

ALCIMNE.

Sans les pleurs de l'aurore

La fleur périt,

Et sans toi que j'adore

Mon cœur languit.

Flore perd sa parure,

Loin de Phœbus,

SEPTEMBRE 1769.

283

Et sans toi la nature  
Ne me rit plus.

EVANDRE.

*Ce que dans la rosée  
Trouve la fleur  
En toi, ma bien-aimée,  
Trouve mon cœur.  
Du soleil l'influence  
Rend tout nouveau.  
Tout est par ta présence  
Pour moi plus beau.*

ENSEMBLE.

Je t'aimerai sans cesse.  
Ecoutez ma promesse,  
Faunes de ces forêts !  
Rendez-en témoignage ;  
Par ce sacré bocage  
Je le promets.

ALCIMNE.

Lorsque le souffle austère  
De l'Aquilon

Du *tapis* de la terre  
*Fait un glaçon;*  
 L'Abeille alors s'ennuie.  
 C'est mon portrait.  
 Oui, loin de toi, j'*essuie*  
 Pareil regret.

## E V A N D R E.

Quand tout dans la nature  
 Se rajeunit,  
 Et que par la verdure  
 Tout s'embellit.  
*La joye de l'abeille*  
*N'est toutefois*  
*A la mienne pareille,*  
*Quand je te vois.*

## E N S E M B L E.

Je t'aimerai sans cesse, &c.

LA fine plaisanterie, dont est semé le poëne de *Wilhelmine*, en rendoit la traduction plus difficile. Les mœurs allemandes qui y sont peintes au naturel, ne pouvoient guères être rendues en notre langue. M. H. l'a tenté, & il n'en a point été effrayé. On a surtout applaudi à

„ l'Auteur, *dit-il dans sa préface*, d'y  
 „ avoir peint les mœurs allemandes, d'y  
 „ avoir introduit des caractères nationaux,  
 „ on y admire une certaine fraîcheur dans  
 „ les tableaux, une satyre finement af-  
 „ saisonnée, & une connoissance peu comu-  
 „ ne du monde. Mais ce sont là des beau-  
 „ tés purement locales, qui ne seront ja-  
 „ mais bien senties que dans les pays pro-  
 „ testans. En Autriche, dans la Bavière,  
 „ & dans les autres pays catholiques,  
 „ elles paroîtront aussi déplacées qu'en  
 „ France. Un Prêtre qui soupire pour une  
 „ belle, qui la demande en mariage, qui  
 „ l'épouse, est dans ces pays un être absolu-  
 „ ment ignoré; mais ce qui rendra le Héros  
 „ de la pièce encore moins vraisemblable  
 „ à Paris, c'est cet embarras, cette gau-  
 „ cherie qu'il a en compagnie, sur tout  
 „ auprès du sexe. „ Un pédant allemand  
 „ paroît tout aussi singulier en France,  
 „ qu'un pédant françois le seroit en Alle-  
 „ magne. En France on s'accoutume diffi-  
 „ cilement aux mœurs étrangères, en Al-  
 „ lemagne on les imite avec la plus gran-  
 „ de facilité. Pour qui sera donc cette tra-  
 „ duction? Pour les hommes raisonnables.  
 „ Pour ceux des françois qui sont bien aise  
 „ de connoître les mœurs étrangères, &

„ pour ceux des allemands qui cultivent  
 „ la langue Françoisé & qui veulent se  
 „ faire un exercice de comparer la copie  
 „ avec l'original. „ Ajoutons que les François protestans y prendront plus de part que les catholiques. Mr. H. critique son Auteur. *On y trouvera sans doute des comparaisons trop multipliées.* On a loué ce défaut dans d'autres poètes, ce sont là les véritables richesses poétiques. On jugera, continue Mr. H. qu'il est *trop dans le goût des comparaisons à longue queue d'Homère.* Mais BOILEAU & POPE ont aussi parodié les comparaisons d'HOMERE & de VIRGILE, sans que personne les en ait blâmé. Les Savans d'Allemagne ne manqueront pas de dire, que Mr. H. a voulu faire sa cour à la nation, pour laquelle il travaille. C'est le bon ton en France de parler d'Homère, avec une sorte de mépris. *On sera fâché, que malgré le parti que l'Auteur a su tirer d'un fond ingrat, il n'ait pas traité un sujet plus intéressant.* L'intérêt de l'Epopée comique consiste dans le plaisant; il faut donc que le sujet soit léger & badin, plutôt qu'important & sérieux. *Un sujet qui eût une influence plus marquée sur les mœurs & sur les caractères des Allemands.* Faut-il chercher à la Cour le

caractère d'une nation? C'est là peut-être, où on ne le trouvera jamais. *Au reste j'avoue humblement, que je suis presque toujours resté au dessous de mon original, ayant à rendre en françois des choses, qui n'avoient jamais été traitées en cette langue.* Cet aveu est aussi vrai qu'il est modeste & digne de louange. Des traits d'une bonne plaisanterie entièrement éclipsés, des pensées défigurées. Mr. H. se plaint de n'avoir pas pu, comme autrefois, consulter des François sur les difficultés qu'il a rencontrées dans la suite de son travail, mais il a eu un avantage, dont il aura su profiter, il a pu s'aider des avis de ses compatriotes, & il nous paroît, que ce n'est pas un secours médiocre. Nous pourrions citer un grand nombre d'endroits, dont il n'a pas rendu la force, d'autres dont le sens est absolument manqué, mais nous sentons, combien il est plus facile d'appercevoir ces inexactitudes que de les éviter. Nous rendons justice aux talens du traducteur, nous croions qu'il mérite des actions de grâces, & nous desirons qu'il continue à donner à la Littérature Française un grand nombre d'excellens morceaux Allemands, trop peu connus. Nous terminerons cet extrait par ces deux frag-

mens de Wilhelmine avec quelques corrections, que nous avons tenté d'y faire.

SECOND CHANT. „ Le soleil en-  
 „ core foible ramenoit le jour naissant de  
 „ la nouvelle année. Ses regards timides  
 „ parcouroient les planètes, qu'il devoit  
 „ éclairer, puis il tourna auffi sa face  
 „ radieuse fur le g'obe de notre terre. A  
 „ son aloect une troupe de congratulans,  
 „ de poetes payés d'avance, pouffe des  
 „ cris d'allégreffe; tandis que d'autres,  
 „ moins fortunés, déchirent les félicita-  
 „ tions du jour de l'an, rimées depuis les  
 „ premiers froids de Septembre. Hélas!  
 „ leur Mécène décrépit, mourant le pro-  
 „ pre jour de Noel, laisse des héritiers  
 „ avarés, qui méprisent Apollon & son  
 „ docte cortége, incapables de recompen-  
 „ ser généreusement un ouvrage qu'ils  
 „ n'ont pas commandé. Cependant les  
 „ droits prescrits, les lettres de change  
 „ ménaçantes, les espérances remplies, les  
 „ majorités ardemment désirées, péné-  
 „ trent avec les premiers raions de la  
 „ nouvelle lumière dans les cœurs agités  
 „ des mortels, fortis à peine des bras du  
 „ sommeil. Mais il agit foiblement, le  
 „ puissant soleil sur les cœurs de bronze

„ des

7 des Grands, & sur les membres dislo-  
 20 qués des guerriers, qui n'aspirant défor-  
 30 mais qu'après le repos, se lèvent avec  
 30 peine de dessus leur grabat, pour faire  
 30 panser leurs blessures, & *coudre* les mo-  
 30 numens de leur bravoure. Fiers de leur  
 30 misère, ils parent leur squelette impo-  
 30 tent de ces marques brillantes de la  
 30 gracieuse moquerie des Rois, de ces  
 30 précieux jouets de croix & de rubans.  
 30 Le sentiment de leur carrière héroïque  
 30 affecte toutes les facultés de leur ame.  
 30 Etourdi par les vœux inquiets de la fo-  
 30 lie, & par les soupirs éclatans de la  
 30 fortune, le soleil paré d'une beauté lan-  
 30 guissante suspend sa course dans les Cieux.  
 30 Il craint de regarder plus long-tems les fo-  
 30 lies de la terre, & il se cache souvent derrière  
 30 un épais nuage. „ La comparaison qui suit  
 ce morceau est bien frappée, mais elle présente  
 une image un peu libre. Voici la descrip-  
 tion comique d'un jeu des marionnettes :

„ Le hazard donna ce même soir aux  
 „ joyeux laboureurs un plaisir trop rare-  
 „ ment goûté. Un spectacle nouveau venoit  
 „ de faire son entrée dans le village, avec  
 „ toute la pompe qui l'accompagnoit lors  
 „ de sa naissance. Quel tumulte ! quelle

joie! Un homme dont la voix se v  
rioit sans cesse, dominoit invisiblement  
tel que le Maître des Dieux, sur un  
monde bruiant & insensé; de sa main  
droite, il dirigeoit une longue suite des  
siècles tragiques; Doué d'une présence  
d'esprit admirable, il gouvernoit les  
événemens les plus terribles, & ces ré-  
volutions imprévues qui étonnent mê-  
me les hommes les plus sages. Ici vous  
voyez des cités orgueilleuses s'élever  
fastueusement au dessus des villages, &  
au même instant elles sont réduites  
en cendres, ou abîmées par des trem-  
blemens de terre. Rome & Carthage,  
Troie & Lisbonne sont détruites, &  
l'Hellepont engloutit leurs superbes tours  
dans ses flots soulevés. Que vous-a-t-il  
servi, ô Tyrans, d'avoir dominé sur des  
vastes provinces, opprimé le pauvre la-  
boureux, rendu misérables des nations  
entières! Penseriez-vous pouvoir vous  
soustraire au pouvoir de Jupiter? Vous  
le voyez. Ici le cruel Néron noyé dans  
son sang, est foulé aux pieds de  
ses propres Satellites. Bientôt ce sera  
ton tour, homme insolent! Hélioga-  
bale, Pompée, ou quelque nom que tu  
portes! Voyez comme il marche fière-

ment, comme il méprise tout le monde, mais Jupiter fait un signe, & au milieu des éclairs & des tonneres, il est massacré par les Sarrazins. Qui pourroit les compter tous les tyrans qui tombent ici à leurs yeux? Où prendre des mots pour décrire les sanglantes scènes, auxquelles les spectateurs attendris applaudissent par des grands éclats de rire. . . . Là on voioit la malheureuse ville de Frédéricshall vivement pressée par Charles XII. Déjà étoit bandé le pistolet qui devoit terminer les jours de ce Héros redouté. . . . déjà étoient ouvertes. . . . les tranchées. . . . & tout étoit dans l'attente. . . . lorsque *Colas* entre dans la taverne. A son arrivée si long-tems attendue, le violon interromt ses accords. L'assemblée nombreuse des Spectateurs se lève avec précipitation, renverse le banc qui leur servoit à tous, & salue amicalement le vieillard; honneur, dont avant lui aucun mortel, excepté le grave Caton, ne fut favorisé, & dont sans doute aucun homme ne jouira après lui. Cet événement retarda le siège, heureuse pause pour Charles! Le dominateur même de l'Univers descendit dans son cothurne du

„ haut de l'Olympe , & un profond silence  
 „ de toute l'assemblée invita le vieillard  
 „ à raconter son heureuse aventure. „ Au  
 reste Wilhelmine est l'ouvrage de Mr. *Mau-*  
*rice Auguste de Thümmel*, si nous en par-  
 lons ici, ce n'est que parce qu'il a été  
 traduit en François de la même main que  
 les œuvres d'un de nos célèbres Compatriotes.

6. ALLGEMEINE *Künflers - Lexicon*, &c.  
 Dictionnaire Universel des Artistes, conté-  
 nant la vie & les ouvrages des Peintres,  
 des Sculpteurs, des Architectes, des Grä-  
 veurs, des Jetteurs en fonte, &c. Premier  
 supplément, qui renferme quelques centai-  
 nes d'articles, qui n'ont point été inférés  
 dans le corps de l'ouvrage, avec un grand  
 nombre d'éclaircissemens, d'additions & de  
 corrections. Zurich, chez Fueslin & Com-  
 pagnie. 320 p. 4°.

On connoit le soin extraordinaire que  
 Mr. Fueslin a employé pour rassembler  
 les mémoires sur lesquels il a travaillé.  
 On a pu voir le grand nombre d'articles  
 qu'il a inféré dans son ouvrage, qui mé-  
 rite la reconnoissance de tous ceux qui ai-  
 ment les Beaux-Arts. Dans ce supplément

L'Auteur corrige lui-même avec une modestie vraiment estimable quelques fautes qui lui étoient échappées. Il communique quelques additions nécessaires, & il ajoute même quelques nouveaux articles. C'est ainsi qu'il perfectionne un travail utile, qui met ceux, qui entendent la langue, en état de se passer d'un grand nombre des livres, & qui leur épargne bien du tems, en rassemblant tout ce qui est dispersé dans une foule d'ouvrages, que l'on feuillette souvent, sans y trouver de quoi se satisfaire.

7. *DER Tod Moſis: La mort de Moïſe*, Poëme dedié a Mr. J. C. Herrn, Paſteur à N. Zuric, chez Fueſſlin & Compagnie. 35. p. 8°.

Ce Poëme reſſemble à tant d'autres qui auroient pû plaire en Suisse il y a deux ſiècles. C'eſt une proſe trainante, que l'Auteur a crû avoir arrangée ſelon les règles de l'hexamètre; de la proſe partagée en lignes, chacune d'un certain nombre des ſyllabes. Les allemands y appercevront bien des fautes contre leur langue.

8. *GEDICHTE von A. W\*. Poëſies d'A. W\**. Zuric, chez Fueſſlin & Comp. 1768. 75 p. 8°.

C'est encore ici un essai de quelque jeune poète; Il a besoin de beaucoup d'efforts pour s'élever; ses expressions sont quelquefois basses, & son style en général n'a rien de poétique.

9. PHILOSOPHISCHE, &c. *Essais philosophiques & politiques, nouvelle Edition. Zurich, chez Orell & Comp. 1767. 38 p. 8°.*

On remarque, que le goût des dissertations politiques gagne depuis quelque tems en Suisse. Ce genre est propre à dire d'un air d'importance des choses triviales, qui paroissent intéressantes, parce qu'elles imitent le langage du patriotisme; souvent on y tire de quelques cas particuliers des conséquences générales qui frappent au premier coup d'œil, mais qui ne sauroient soutenir un examen sérieux. Le style de cet ouvrage ne manque pas de force, on aime à y trouver un ton de bonhomie & de raison, qui fait honneur à la nation Helvétique, & auquel on reconnoit la façon de penser des heureux habitans des Alpes. Quant aux choses, il n'y a rien de fort nouveau, les pensées sont quelquefois indéterminées, souvent lâches & même

Russes. Nous ne conviendrons jamais, par exemple, que *Molière*, *Boileau*, *Montesquieu* & d'autres génies de cette classe, aient écrit pour le malheur du genre humain. L'Auteur démontre fort obscurément un principe qu'il croit nouveau ; c'est que la vertu des citoyens assure la prospérité d'un peuple. On peut passer cette embarrassante méthode à la foule des faiseurs des dissertations & d'essais qu'on ne lit plus, pas même dans le *Mercure* ; mais elle est insupportable dans un ouvrage où il y a réellement de bonnes choses à recueillir.

10. NEUE *theatralische Werke*. *Nouvelles pièces de theatre de Mr. Bodmer, Professeur à Zurich, 1<sup>e</sup>. Partie. Lindau 1768 332 p. 8<sup>o</sup>.*

Sans adopter les critiques amères qu'on a faites de cet ouvrage, nous ne saurions disconvenir, que le ton de ces *Drames* semble peu naturel. Ce sont des *Dialogues* sans intérêt, sans nœud & sans intrigue ; des *déclamations* vagues, des *métaphores* outrées. Ce volume contient deux *Drames politiques*, nouveau genre qui n'a rien de gracieux & qui ne prendra pas ; *L'Empereur Henri IV. & Caton l'Ancien, ou le Jou-*

*levement des Dames Romaines.* On y chercheroit vainement un style orné, & des traits d'un bon comique; mais on lira dans la première de ces pièces des traits contre la dissimulation, l'excessive autorité des Prêtres & la tyrannie des Papes; & dans la seconde on y trouvera des sentences morales sur les vertus du beaux sexe, la soumission, la modération, la modestie.

NEUFCHATEL. La Société Typographique, établie depuis peu en cette ville, n'a pas ciû pouvoir mieux remplir l'engagement qu'elle a pris envers le public de rendre plus communs les bons ouvrages qui paroissent dans tous les genres, qu'en mettant sous presse, comme elle vient de le faire, la nouvelle histoire de France connue sous le nom d'*Histoire du Patriotisme François*, par Mr. Ruffel, Avocat, en 6 vol. 12°, dont la première Edition a été imprimée à Paris dans les premiers mois de cette année. Le mérite généralement reconnu de cet ouvrage, justifie le choix de la Société. Tous les Journaux qui en ont parlé, donnent les plus grands éloges au plan général que l'Auteur a suivi, & qui tend à présenter sous le point de vue le plus intéressant les principaux

Événemens de l'Histoire de France, en leur donnant l'amour de la patrie pour principe & pour premier mobile. Son but est d'inspirer ce noble sentiment à tous ses compatriotes, & d'en faire, comme il le dit lui-même, non des gens simplement instruits, mais des Citoyens & des François. Le Patriotisme peut échauffer le cœur d'un homme vivant au sein d'une Monarchie, comme il anime le Républicain; mais ne peut-on pas dire qu'il donne un mérite égal à tous ceux qui se dirigent par un motif si noble, puisqu'ils sacrifient également leurs intérêts personnels au bien de la patrie. Cette Histoire n'est point un simple recueil d'anecdotes décousues, de faits détachés. Tous ceux que l'Auteur rapporte, sont suivis & liés entr'eux; il ne passe légèrement que sur certains détails peu intéressans, pour s'attacher aux événemens, qui caractérisent l'amour de la patrie chez le Prince & les sujets. D'ailleurs cet ouvrage est écrit avec la chaleur que le sentiment inspire, & dont la gravité de l'histoire ne peut s'offenser. L'Auteur auroit-il pu en effet tracer de sens froid le tableau de tant de faits héroïques, qui illustrent sa patrie & qui en ont assuré le bonheur? Le style ne laisse rien à désirer

pour la pureté, la noblesse & la correction. Qu'il nous soit permis, pour mettre les lecteurs en état d'en juger eux-mêmes, de transcrire un morceau de cet ouvrage; il leur présentera un trait de patriotisme & de fermeté dans la personne d'un des plus grands Rois qui ait gouverné la France: „ Louis IX, dit l'Auteur (\*), fut le  
 „ premier de nos Rois qui s'appliqua à  
 „ réprimer cette puissance (celle des gens  
 „ d'Eglise) devenue trop redoutable, &  
 „ que l'impunité & la superstition lais-  
 „ soient depuis long-tems dégénérer en  
 „ tyrannie. Les Evêques, sur les torts les  
 „ plus légers qu'ils croyoient avoir reçus,  
 „ ou du Roi, ou de leurs Diocésains,  
 „ faisoient fermer les Temples, & cesser  
 „ l'Office Divin. Jaloux à l'excès d'une  
 „ autorité à laquelle ils se persuadoient  
 „ sans peine que toute autre devoit cé-  
 „ der, ils faisoient sur leurs Diocèses ce  
 „ que Romme faisoit sur les Empires Ca-  
 „ tholiques: tout ce qu'ils envahissoient  
 „ devenoit sacré entre leurs mains, &  
 „ malheur à qui auroit essayé de le re-

---

(\*) Tom. 1. p 321 -- 328.

70 vendiquer. Ainsi à la faveur de ce res-  
 80 pect que leur dignité d'Oints du Sei-  
 90 gneur imprimoit aux peuples, ils mal-  
 100 trisoient les Rois mêmes. L'encensoir  
 110 du Lévite ne se faisoit pas moins crain-  
 120 dre que l'épée du Vassal.

130 „ Louis IX, après avoir brisé Pune,  
 140 songea à enchaîner l'autre: il se plaça,  
 150 si je puis parler de la sorte, entre le  
 160 Sanctuaire & le Temple; il balança les  
 170 droits de l'autel & du trône, du trou-  
 180 peau & du Pasteur; il fit voir que si  
 190 le Prince devoit la soumission aux Pon-  
 200 tifes, il devoit de la justice à ses peu-  
 210 ples, qu'il étoit enfin le Juge & le  
 220 père de tous; que l'esprit de la reli-  
 230 gion ne connoissoit ni l'intérêt, ni la  
 240 vengeance; & que quand le Ministre  
 250 de la religion, sujet aux mêmes pas-  
 260 sions que les autres hommes, refusoit  
 270 le spirituel par ces motifs, il pouvoit  
 280 lui reprendre à son tour & saisir son  
 290 temporel. C'est ce qu'il fit en effet en  
 300 1233 à l'égard de Milon, Evêque de  
 310 Beauvais, & de Maurice, Archevêque  
 320 de Rouen, qui avoient l'un & l'autre  
 330 jetté l'interdit sur leurs Diocèses, sous  
 340 prétexte de quelques torts faits aux

» biens de leurs Eglises, comme si l'Eglise  
 » avoit droit de se faire justice elle-même.

» C'étoit là le grand abus répandu  
 » dans tous les Royaumes Chrétiens, &  
 » dont les peuples & les Juges gémissent  
 » également. Dès qu'un Citoyen  
 » avoit le moindre démêlé avec les gens  
 » d'Eglise; on commençoit par l'excom-  
 » munier & le charger d'anathèmes; on  
 » le traînoit ensuite devant les Tribu-  
 » naux Ecclésiastiques, ou devant les  
 » Conciles; on le forçoit presque tou-  
 » jours par l'enlèvement de tous ses biens,  
 » à se faire absoudre de l'excommunica-  
 » tion lancée contre lui; la foudre ec-  
 » clésiastique ne cessoit de gronder qu'à-  
 » près avoir consumé l'or du malheureux  
 » qu'elle trappoit. Quand le prétendu cou-  
 » pable étoit dépouillé, on lui pardon-  
 » noit; on le faisoit rentrer dans la  
 » communion des Fidèles, après l'avoir  
 » réduit réellement à la pauvreté évangé-  
 » lique, que ses persécuteurs ne prati-  
 » quoient guère. C'est ainsi que les Sou-  
 » verains Pontifes dépouillèrent le Comte  
 » de Toulouse de ses terres sous le ré-  
 » gne précédent, forcèrent en différentes  
 » occasions les Rois d'Angleterre & les

20 Empereurs mêmes à leur faire hom-  
 20 mage de leurs Royaumes, les envo-  
 20 yérent souvent se battre & se ruiner en  
 20 Asie par pénitence, pour être plus li-  
 20 bres d'exercer chez eux leur despotif-  
 20 me spirituel pendant leur absence ; &  
 20 comme nous l'avons dit, ce que les  
 20 Papes faisoient à l'égard des Souverains,  
 20 les Evêques prétendoient le faire dans  
 20 leurs Diocèses à l'égard des Seigneurs  
 20 particuliers.

20 Rien n'étoit si commun que ces  
 20 censures & ces interdits : ces armes  
 20 étoient trop avantageuses aux Eccle-  
 20 siastiques pour les laisser oisives. Le  
 20 Comte de Bretagne demeura excommu-  
 20 nié pendant sept ans, à l'occasion de  
 20 ses contestations avec les Prélats de sa  
 20 Province. La justice de sa cause étoit si  
 20 palpable, que le Pape lui-même, tout  
 20 porté qu'il étoit à favoriser les Evêques,  
 20 ne put s'empêcher de convenir de son  
 20 droit, & de le renvoyer absous. Louis  
 20 IX se servit habilement de cet exem-  
 20 ple pour répondre aux plaintes que les  
 20 Evêques assemblés à Paris, lui por-  
 20 tèrent un jour.

„ Les oreilles des François s'étoient  
 „ accoutumées peu-à-peu au bruit des  
 „ foudres romaines, & des menaces pas-  
 „ torales des Evêques. On commençoit  
 „ à ne plus tant s'épouvanter des excom-  
 „ munications, quand l'abus & la passion  
 „ les eurent rendues si communes, & lorf-  
 „ qu'on vit qu'elles tendoient beaucoup  
 „ plus à enrichir ceux qui les lançoient,  
 „ qu'à corriger ceux qui en étoient l'ob-  
 „ jet. Les Evêques de France s'affem-  
 „ blèrent tous à Paris, pour en porter  
 „ leur plaintes au Roi.

„ Je vis une journée, dit Joinville,  
 „ que tous les Prélats de France se trou-  
 „ vèrent à Paris pour parler au bon S.  
 „ Louis, & lui faire une Requête; &  
 „ quand il le fut, il se rendit au Palais  
 „ pour les ouïr. Ce fut l'Evêque, Gui  
 „ d'Auzeure (d'Auxerre), qui fut fils de  
 „ Monseigneur Guillaume de Metot, qui  
 „ commença à dire au Roi, par le con-  
 „ gié & commun assentement de tous  
 „ les autres Prélats : Sire, sachez que tous  
 „ ces Prélats qui sont en votre présence,  
 „ me font dire que vous laissez perdre  
 „ toute la Chrétienté, & qu'elle se perd  
 „ entre vos mains. La perte de la

Religion ! Est - ce la laisser détruire, cette Religion ; le soutien inébranlable du Trône François, que de resserrer les Ministres dans les bornes du Sanctuaire, & d'empêcher leur zèle de se prêter à des violences qu'elle condamne ? La demande des Prélats, dont parle ici Joinville, en étoit une.

Adonc, continue cet Auteur, le bon Roi se signe de la croix, & dit : Evêque, or me dites, comment il se fait, & par quelle raison ? ( savoir que la Chrétienté se perde en France ). Sire, fit l'Evêque, c'est pour ce qu'on ne tient plus compte des Excommuniés ; car aujourd'hui un homme aimeroit mieux mourir tout excommunié, que de se faire absoudre, & ne veut nul faire satisfaction à l'Eglise. Pourtant, Sire, ils vous requièrent tous à une voix, pour Dieu, & pour ce que ainsi le devez faire, qu'il vous plaise commander à tous vos Baillis, Prévôts, & autres Administrateurs de Justice, que où il sera trouvé aucun en votre Royaume qui aura été an & jour continuellement excommunié, qu'ils le contraignent à se faire absoudre par le

20 prinse de ses biens. Et le S. homme  
 20 répondit, que très volontiers le com-  
 20 manderoit faire de ceux qu'on trouve-  
 20 roit estre forçonniers (ayant fait tort)  
 20 à l'Eglise & son Presme, (Prochain).  
 20 Et l'Evêque dit, qu'il ne leur (aux  
 20 Juges Séculiers) appartenoit de connoi-  
 20 tre de leurs causes. Et à ce répondit  
 20 le Roi, qu'il ne le feroit autrement,  
 20 & disoit, que ce feroit contre Dieu &  
 20 raison, qu'il fit contraindre à soi faire  
 20 absoudre, ceux à qui les Clercs (Ec-  
 20 clésiastiques) feroient tort, & qu'ils  
 20 ne fussent ois (ouïs) en leur bon  
 20 droit. Et de ce leur donna exemple  
 20 du Comte de Bretagne, qui par sept  
 20 ans a plaidoyé contre les Prélats de  
 20 Bretagne tout excommunié, & finable-  
 20 ment a si bien conduite & menée sa  
 20 cause, que notre S. P. le Pape les a  
 20 condamnés envers icelui Comte de Bre-  
 20 taigne. Parquoi disoit que si dès la  
 20 première année il eut voulu contrain-  
 20 dre icelui Comte de Bretagne à soi faire  
 20 absoudre, il lui eut convenu laisser à  
 20 iceux Prélats contre raison, ce qu'ils  
 20 lui demandoient contre son vouloir, &  
 20 que en ce faisant, il eut grandement  
 20 mal fait envers Dieu, & envers ledit

Comte de Bretagne. Après lesquelles choses ouïes par tous iceux Prélats ; il leur fuffit de la bonne réponfe du Roi , & onques puis ne oui parler qu'il fut fait demande de telles choses.

C'est ainfi que se dirigeoit, même dans un fiécle fi peu éclairé un Prince qu'on s'est plû à n'envifager que comme un fuperftitieux & un dévot.

Au refte l'on ne doit pas être furpris, fi dès fa naiffance la Société Typographique de Neuchâtel s'est occupée d'un ouvrage , dont le Patriotifme est l'objet. L'Hiftoire des Suiffes en présente une foule de traits moins connus qu'ils ne méritent de l'être, perfonne ne s'occupera-t-il enfin du foïn de les rafsembler ?

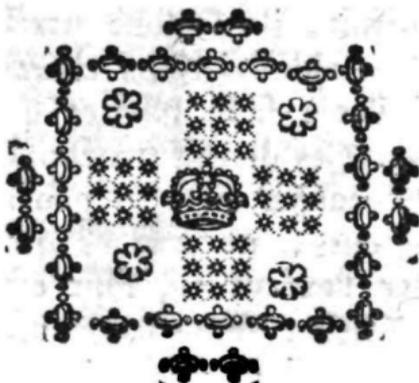
LA même Société vient auffi de publier le Proſpectus d'une nouvelle Edition corrigée & augmentée du GRAND VOCABULAIRE FRANÇOIS, in FOLIO: Ouvrage très intéreffant & auquel le public a fait l'accueil le plus favorable, malgré les critiques qu'il a effuiées & qu'il méritoit à pluſieurs égards. Une Société de gens de Lettres en a conçu l'idée & l'a exécutée,

une autre Société composée de plusieurs Savans de France & de Suisse, s'est chargée de revoir leur travail & d'en diriger la réimpression. La première édition faite à Paris par souscription, est in 4°. Il en a déjà paru 8 volumes successivement, l'ouvrage doit en fournir 24. Les nouveaux Editeurs ont préféré le format in folio, qui paroît devoir être celui de tous les livres à consulter & non à étudier, ou à lire de suite. Le Grand Vocabulaire François est un Dictionnaire Grammatical, Historique & Philosophique de la langue; mais pour en expliquer l'usage & en faire connoître le génie, il est nécessaire de discuter les choses, de donner des définitions simples & claires de tous les mots qui en exigent, de remonter à leur origine pour en connoître l'étymologie, de fixer leur quantité ou leur prosodie & leur ortographe, d'examiner avec soin les synonymes pour en faire apercevoir les nuances &c. Les Savans qui ont travaillé les premiers à ce grand ouvrage, n'ont point prétendu sans doute avoir donné au public un recueil absolument complet de tous les mots de la langue Française, ils ne pourront donc voir qu'avec plaisir le travail des nouveaux Editeurs. Ceux-ci ont pris soin de revoir les

définitions, de les multiplier selon le besoin, d'ajouter un grand nombre de mots, principalement de ceux qui sont consacrés aux Sciences & aux Arts, & qui ne se trouvent pas dans la première édition, & de joindre par tout les mots latins qui manquoient quelquefois. Il leur a paru même nécessaire, pour rendre ce Dictionnaire plus généralement utile, non seulement de marquer l'origine de tant de termes qui dérivent du grec, mais encore de joindre à chaque mot François les mots, Italiens, Espagnols, Allemands & Anglois qui expriment la-même idée. Enfin pour éviter des répétitions fastidieuses & gagner quelque chose sur la forme, sans que le fond y perdît, ils se sont attachés à rendre par des abréviations claires, simples & très-faciles à saisir tout ce qui en étoit susceptible. Ces diverses améliorations, qui, sans rien changer au plan général des premiers Éditeurs, ne tendent qu'à en perfectionner l'exécution, font espérer, que cette 2e. Édition obtiendra la-même faveur de la part du public. Au reste, nonobstant les augmentations considérables qu'elle recevra, les 24 volumes de celle de Paris se trouveront renfermés dans cinq à six vol. in folio.

## 308 JOURNAL HELVÉTIQUE

de 8 à 900 pages chacun, ce qui diminuera le prix d'environ la moitié. On apportera la plus grande attention pour tout ce qui concerne la partie typographique, & malgré l'avance prise par les premiers éditeurs, les volumes que l'on annonce, se succéderont avec assez de rapidité, pour que cet ouvrage se trouve achevé immédiatement après celui de Paris. On pourra souscrire chez les Libraires des principales villes de l'Europe, qui distribuent les Prospectus.





§. 2.

ANNALES LITTÉRAIRES

DE L'EUROPE.

ALLEMAGNE.

**L**A LITTÉRATURE allemande est généralement mal connue en France, quoiqu'elle mérite l'attention de tous ceux qui aiment les Sciences & les Beaux-Arts. Depuis que le *Journal étranger* a cessé de paroître, les Journalistes François semblent avoir perdu de vuë cette belle partie de l'Europe, qui leur auroit fourni dans tous les genres d'excellens ouvrages à annoncer. Puisque nous écrivons en François, nous essaierons de suppléer à leur silence. Nous sommes assurés de plaire à toutes les personnes éclairées, en consacrant aux productions Littéraires de l'Allemagne une portion assez considérable de notre Journal.

## Ier. E X T R A I T.

PROGRES des Allemands dans les Sciences, les Belles Lettres & les Arts, particulièrement dans la Poësie, l'Eloquence & le Théâtre, par Mr. le Baron de Bielfeld, 3e. Edition, revue & considérablement augmentée. 2 vol.

L'AUTEUR de cet ouvrage déjà connu par un grand nombre d'autres productions, s'efforce de combattre le préjugé, qui conteste encore à la nation Allemande la gloire littéraire qui lui appartient. Son but est digne d'un bon Citoyen, il peut être utile à la Nation dont il a emprunté le langage; mais que de talens ne faut-il pas pour y réussir! Mr. de B. rappelle dans sa préface le projet qu'il avoit formé de rassembler les meilleures poésies Allemandes sous le titre du *Parnasse Allemand*. Il invite tous ceux qui possèdent les deux langues, à consacrer leur loisir à cet ouvrage utile. Pourquoi ne parle-t-il pas de Mr. Huber, dont la collection avoit paru avant qu'il publiât son

livre, & qui d'ailleurs étoit déjà connu par plusieurs traductions élégantes? Les Allemands, selon Mr. de B., doivent redouter trois écueils également funestes au bon goût; la fureur de traduire, qui fait quelquefois des génies capables de créer: le mauvais choix des sujets, qui lui paroît trop pédantesque: Sans doute que M. le Baron n'est agrégé à aucune Académie. Enfin le troisième écueil, ce sont les vers blancs. Cependant *Klopstock* a montré, qu'un homme de génie peut en faire usage. On est surpris de ne point trouver son nom dans cet ouvrage destiné à relever la gloire de l'Allemagne.

Le premier Chap. contient des considérations générales sur les Allemands & sur leur réputation littéraire parmi les étrangers. L'Auteur avance, que le manque de traductions nuit aux progrès de la Littérature dans ces contrées. *La langue Allemande*, dit Mr. de B., *hérissée de mille difficultés pour les Nationnaux mêmes, n'a encore jamais été sue d'aucun étranger.* La proposition est beaucoup trop générale. Il semble, que Mr. de B. parle de l'état des Sciences & des Beaux-Arts, tel qu'il étoit il y a 30 ans en Europe. Dans un autre

endroit il s'éleve avec force contre ceux qui aiment à égayer par les graces de l'élocution les vérités abstraites de la Philosophie; il ne connoissoit pas sans doute *Zimmermann*, *Iselin*, *Abt*, *Moses* & plusieurs autres; aussi n'en dit-il pas un mot.

LE Chapitre second est destiné à détailler ce que les Allemands ont fait de progrès dans les Sciences supérieures. La Réformation a beaucoup contribué à répandre les bonnes connoissances. Si l'on en excepte Vienne, on voit rarement en Allemagne un bon ouvrage sortir des Universités Catholiques. Pour la Philosophie, *Leibnitz* est le premier, dont l'Auteur fait mention; Mais pourquoi passer si rapidement de ce grand homme à Mr. *de Maupertuis*. *Wolf* n'a-t-il donc rien fait dans cette partie, ou suffit-il, pour le faire connoître, de dire, qu'il a été membre de toutes les Académies & de toutes les Sociétés littéraires? Parmi les Théologiens, dont il fait l'éloge, on ne trouve pas les noms de *Cramer*, d'*Ernesti*, de *Michaelis*, de *Semler*, de *Jerusalem*, de *Spalding*; qu'auront pensé le petit nombre de Savans estimables; qui se verront confondus

dans une foule de noms obscurs? La Jurisprudence & la Médecine doivent beaucoup aux Allemands, mais la liste de ceux qui se sont distingués dans ces deux genres, est faite sans exactitude & sans goût. En comparant les Historiens anciens & modernes, Mr. de B. donne la préférence aux premiers; Il semble supposer, que la brièveté & l'impartialité sont les principales raisons qui peuvent appuier son jugement. Il cite trois Ecrivains Allemands qui lui paroissent sur tout dignes de louange, *Hübner, Liskou & Rabener*. Quel Triumvirat? Parmi les traductions il met au premier rang l'Enéide de *Swartz* & le Tasse de *Koppen*, l'un & l'autre sont des vraies rapsodies. Ailleurs il parle du Dictionnaire Allemand de *Bödicker*, & cet auteur n'a fait qu'une Grammaire. En parlant des Arts Libéraux, il oublie la gravure, qui lui auroit fourni des Artistes célèbres, *Wille, Schmid, Eisen*. La Musique est traitée superficiellement, quoiqu'à cet égard les Allemands ne cèdent rien aux autres nations de l'Europe; *Haff, Stammitz, Filtz* en font la preuve. On ne trouve rien sur le goût particulier de cette nation, relativement à divers objets; & comment entrer dans une discussion si intéressante avec l'étonnante négligence qui régne dans cet ouvrage.

Dans le 3e. Chapitre l'Auteur effie de détailler les découvertes & les inventions faites en Allemagne; la poudre à canon, l'Imprimerie, la Gravure en taille douce, les Automates, l'Electricité, &c.; mais il ne refute pas les objections, il ne prévient pas les doutes, sur lesquels on a tant écrit. Et ce qui rend suspect tout ce qu'il peut avancer, c'est la peine qu'il prend de prouver que *Martin Behaim* a découvert le nouveau Monde avant *Christofle Colomb*.

LE 4e. Chapitre n'est qu'une compilation d'anecdotes sur les anciens poètes d'Allemagne avant *Opitz*. Ce détail est assez inutile pour les étrangers, & peu avantageux pour la cause que l'Auteur veut défendre. Comment ne craint-il pas de placer parmi les pièces les plus estimables les poésies de *Jean Sack* & jusqu'à *l'Espiegle*. On dira, que les François contiennent, que leurs anciens poètes ne valaient guères mieux jusques à *Malherbe*; mais que gagne-t-on de part & d'autre? Ceux qui ont suivi *Opitz*, valent-ils ceux qui ont immortalisé le siècle de Louis XIV?

OPITZ occupe le Chapitre 5e. Le seul reproche que Mr. de B. ose lui faire c'est,

que ses ouvrages sont trop surchargés d'éru-  
 dition. Nous aurions la-dessus plus d'u-  
 ne observation à lui , mais Mr. de B.  
 nous déclare , *qu'il n'appartient pas à tout*  
*le monde de sentir les beautés d'Opitz.*  
 Après une pareille sentence , il ne nous  
 reste qu'à renvoyer nos Lecteurs à la tra-  
 duction du *Vesuve* , que Mr. Huber a in-  
 sérée dans le 3e. volume de sa collec-  
 tion.

LE sixième Chapitre est consacré aux  
 poésies de *Canitz*. Selon notre Auteur , il  
 fut le plus exact , le plus concis des poë-  
 tes de l'Allemagne , il n'a rien donné de  
 médiocre , rien qui ne soit travaillé avec  
 le plus grand soin. Ce jugement n'est pas  
 celui des plus savans Critiques de sa na-  
 tion. Mr. de B. donne ici la traduction  
 de la satire contre *les mauvais Poëtes* , &  
 de l'Ode sur *la mort de Doris*.

MR. de B. ne porte point de jugement  
 sur *Günther* , il se contente de donner la  
 traduction de quelques-unes de ses pièces.

MR. DE HALLER occupe le huitième  
 Chapitre. La force & l'énergie caractéri-  
 sent ses ouvrages , ses tours sont heureux

& nobles, mais s'il faut l'en croire, ses expressions sont quelquefois dures. Souvent on y retrouve l'idiôme de sa patrie. Mr. de B. donne la traduction de quelques pièces de cet illustre poëte.

HAGEDORN reçoit dans le neuvième Chapitre les éloges qui lui sont dûs, mais on ne détermine pas quel peut être son génie; sans doute Mr. de B. n'a pas corrigé avec assez de soin un ouvrage composé dans sa jeunesse; puisqu'il parle ici comme si *Hagedorn* vivoit encore. Il ne peut pas ignorer la perte que l'Allemagne regrette depuis près de quatorze ans, puisqu'il avoit des liaisons intimes avec cet homme de génie. C'est faire injure à *Hagedorn* que de dire qu'il a imité *La Mothe*, il s'en est expressément défendu dans quelqu'un de ses ouvrages. *Gellert* est le *la Fontaine* des Allemands. On traduit ici deux de ses fables. *Gleim* a fait des Odes sublimes, mais ses Chansons allemandes, sur tout celles qu'il a pu assaisonner du sel piquant de la raillerie, ont eu des succès plus brillans. Mr. de B. ne parle ni de ses fables ni de ses romances.

L'Auteur se plaint, que ses occupations ne lui ont pas permis de traduire

un plus grand nombre des pièces. . . On s'attend qu'il va dire de *Klopstok*, de *Ramler*, de *Wieland*, de *Geffner*; mais que penser quand il nomme, *Pietsch*, *Richers*, *Brockes*, *Neukirch* & *Triller*! Au lieu de ces morceaux qui eussent entraîné tous les suffrages, il donne la traduction d'une pièce de Mr. de *Derschau*, sur la bataille de *Friedberg*, qu'il lui a plu de nommer une Ode, & quelques épigrammes de *Wernicke*. On voit, que l'édition de ce dernier ouvrage faite depuis peu à *Zuric*, ne lui étoit pas connuë.

Me. *KARSCH* est dans le style de Mr. de *B.*, une dixième muse, qui semble être tombée du Ciel sur le Parnasse allemand, où elle a apporté le feu divin. Pour soutenir un si pompeux éloge, il eût fallu choisir avec plus de goût, traduire avec plus d'élégance les pièces que l'on vouloit faire connoître aux françois. On peut comparer la traduction de Mr. de *B.* avec celle que Mr. *Huber* a donnée d'une de ces pièces.

LES observations sur le théâtre Allemand renferment l'éloge des poètes françois; Les anciens ne sont rien en compa-

raison des modernes ; *Sophocle & Euripide* ne méritent pas d'être comparés à *Corneille & à Racine* ; *Plaute & Térence* n'ont rien fait qui puisse être mis en parallèle avec *Molière & Regnard*. Jugement bien opposé à la façon de penser de ces grands hommes , qui ont pris les Grecs & les Latins pour leur modèle , & qui se sont toujours cru fort au dessous de ces premiers Littérateurs. Le reste de son discours donne une idée très fautive du théâtre Allemand. Étaler les fades plaisanteries de quelques méchantes farces , & négliger les bons Auteurs ; mettre au premier rang la *mort de Caton* , qui a été fort mal accueillie , & critiquer la comédie de *Thomson* , qui a eu beaucoup de succès , au point , qu'elle a été traduite en François & mise au théâtre par un Prince , dont le goût ne doit pas être suspect ; est-ce donc ainsi que l'on pouvoit relever la gloire Littéraire de l'Allemagne ?

En parcourant les modèles d'éloquence , Mr. de B. veut bien convenir que l'Allemagne a eu quelques prédicateurs ; mais la Religion Protestante est trop simple , selon lui , pour les grands mouvemens ; comme si la simplicité n'étoit pas un des traits qui caractérisent le sublime. Ainsi *Saun in, Mosheim, Jérusalem, Spalding* ne sont pas des Orateurs ;

L'Allemagne n'a eu, jusques ici, que de *beaux* *parleurs*, & l'Oraison funèbre de l'Empereur *Léopold*, prononcée en 1705 par le Baron de *Konigsdorf*, fera le plus beau morceau que Mr. de B. ait pu choisir pour donner une idée de l'éloquence Allemande. Ainsi pour prouver la richesse & la flexibilité de cette langue, il falloit rendre en François un discours, dans lequel on ne trouve pas un R. & que l'on annonce comme plein de beautés touchantes.

Nous n'avons pas crû pouvoir nous dispenser de relever les imperfections qui nous ont frappé dans cet ouvrage. L'Auteur ne s'en offensera pas sans doute. Son but étoit de contribuer à la gloire Littéraire de l'Allemagne, nous nous proposons le même point de vue, & nous croions y avoir concourru par les observations qu'on vient de lire.

---

FRANCE. Le grand nombre de Journaux & d'autres ouvrages périodiques, qui annoncent au public les productions Littéraires de ce Royaume, nous dispense d'insérer autre chose dans celui-ci qu'une notice succinte des ouvrages les plus intéressans.

sans, ou les plus curieux à mesure qu'ils se publieront. Tels sont les suivans:

1. *ELEMENS de l'art Vétérinaire. Précis anatomique du corps du cheval, à l'usage des Elèves des Ecoles Royales vétérinaires, par Mr. Bourgelat. Paris, chez Vallat la Chapelle. 1 vol. 89.*

Le nom de l'Auteur & le but de cet ouvrage suffisent pour en faire connoître l'utilité. Les progrès de cet art si avantageux pour les peuples sont rapides. Les troupeaux de moutons attaqués du claveau ont été heureusement guéris dans divers endroits de la généralité de Paris. A St. Germain, près de Compiègne, sur 349 moutons affligés de cette maladie, il n'en est péri que 12 qui avoient le claveau malin, ceux dont le claveau n'étoit que discret, ont tous été sauvés. Dans la paroisse de Divecourt, où la maladie avoit emporté 93 moutons, il n'en est péri que 7, sur 142 malades & qui ont été soignés selon les principes de cet art, qu'on ne sauroit cultiver avec trop d'application, principalement dans les pays où les bestiaux font une partie considérable des vraies richesses locales.

2. LA POGONOTOMIE, ou l'art d'apprendre à se raser soi-même, avec la manière de connoître toutes sortes de pierres propres à afilet tous les outils & instrumens, les moyens de préparer les cuirs pour repasser les rasoirs & la manière d'en faire de très bons; par le Sr. Perret, maître coutelier. Paris, chez Dufour. 12°.

L'Auteur observe qu'une lancette plongée dans le sang de certains malades, quelquefois pendant un assez long espace de tems peut communiquer de grandes incommodités à des personnes saines, qui se font saigner par précaution. Il conseille à chaque particulier d'avoir ses lancettes pour lui seul, une à grain d'orge, une pyramidale & une à grain d'avoine. Il donne d'ailleurs des avis qui intéressent la conservation des Navigateurs.

3. LA Continuation des Causes célèbres & intéressantes se soutient. Le 3e. vol. vient de paroître à Paris & se débite chez le Libraire qui a mis sous presse les deux précédens.

4. Me. Riccoboni, connue par divers excellens ouvrages, a donné de même le 2e.

tome du *Nouveau Théâtre Anglois*, dans lequel on trouve trois comédies *La fausse délicateffe*, *La femme jalouse*, & celle qui a pour titre : *Il est possédé*. C'est une coquette que son amant fait tomber dans un piège.

§. On a publié le *Prospectus* d'un ouvrage important destiné à répandre bien des lumières sur des objets, qu'il est essentiel de bien connoître. C'est un *Dictionnaire de Droit public*, contenant les *Etymologies*, *Definition*, & *principes du Droit public de l'Empire d'Allemagne*, avec un abrégé du *Droit des Ambassadeurs*, & une *table de Législation servant de preuve à ce Dictionnaire*. L'Auteur, connu pour être très instruit dans ces matières, est Mr. *de Gotzmann*, de l'Académie Royale des Sciences de Metz & ancien Conseiller au Conseil Souverain d'Alsace. Le public doit lui avoir obligation, de ce qu'il a rassemblé dans un ordre clair & simple, ce qu'on trouve enseigné avec tant de diffusion dans un grand nombre de volumes composés par les Ecrivains Allemands. Les principes du Droit Germanique pouvant décider quelque-fois des Causes entre particuliers, comme des intérêts nationaux, méritent d'être bien connus. Tout ce que

ce Dictionnaire contient, a été puisé dans les archives mêmes de l'Empire d'Allemagne. La table de Législation qui se trouve à la fin, renvoye au tome & à la page de la fameuse collection de *Lunig*, qui contient 24 vol. in folio & qui est l'ouvrage le plus complet qu'on ait en ce genre. Comme les principes qui fondent le Droit des Ambassadeurs, dérivent d'une même source, & sont enchainés les uns aux autres, il n'auroit pas convenu de les traiter en forme de Dictionnaire; aussi l'Auteur suit-il un autre plan à cet égard, & a sagement préféré de donner un abrégé systématique de ce Droit. De plus, pour donner au public une connoissance plus exacte de cet ouvrage, on trouve dans le Prospectus, dont il s'agit, les articles du Dictionnaire & les titres des chapitres de l'abrégé, concernant les Ambassadeurs. Mr. de Gotzmann avertit encore, qu'il joindra aux discussions touchant le Droit, des extraits de la Généalogie des principales maisons, les privilèges des villes Impériales, &c, & qu'il établira solidement les Droits de la Couronne de France sur les pays qui composoient le Royaume de Bourgogne & d'Arles, en se fondant sur un titre par lui découvert, qui n'a pas encore été publié & qui se trouve dans le trésor des Chartres.

Cet ouvrage est proposé par souscription & aura 2 vol. in 4<sup>o</sup>. de 800 à 1000 pages ; Le prix de chacun sera de L. 12, broché pour les Souscripteurs, & de L. 15 pour les autres. On payera L. 12 en souscrivant & autant en retirant le 2e. vol. qui paroitra dans les 6 premiers mois de l'année 1770, le reste dans les trois mois suivans. La Souscription est ouverte jusques à la fin de Décembre 1769 chez la Combe, Libraire, rue Christine a Paris.

6. IL paroît depuis peu un ouvrage, qui ne peut qu'intéresser la curiosité du public, c'est le *Recueil Chronologique & Analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la Société, dite de Jesus, depuis son entrée dans ce Royaume en 1540, jusques à son expulsion en 1766, mis au jour par ordre de S. M. T. F. & composé par le Docteur Joseph de Seabra da Sylva, Conseiller de la Chambre des Requêtes & Procureur Général, à Lisbonne*, chez Michel Manescal di Costa. Les Editeurs, qui de même que le traducteur ne sont pas nommés, publient d'abord ces 2 vol. in 12<sup>o</sup>. & en annoncent 2 autres. Comme la Société Typographique de Neuchâtel en Suisse a fait entier cet ouvrage dans le nombre de ceux qui vont occuper les presses, nous en donneront une notice

plus développée dans le Journal suivant. Nous nous bornerons pour le coup à annoncer, que les faits rassemblés dans cet ouvrage contre cette Société célèbre, sont fondés 1°. sur le témoignage d'un grand nombre d'Historiens, tant Portugais qu'étrangers, tous de la plus grande autorité; 2°. Sur les propres aveux, contenus dans les oeuvres historiques & morales des Jésuites les plus renommés; 3°. Sur des monumens décisifs, extraits des archives publiques & même de celles de la Société. 4°. Enfin sur les sentences rendues dans divers cas par les Tribunaux les plus respectables du Royaume.

---

7. PRIX proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, distribuera le 24 Août 1770, trois prix différens.

Le premier, fondé par feu Mr. le Duc de TALLARD, est destiné pour l'Eloquence; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de 350 liv. Le sujet du Discours sera: *L'éloge de Jean de Vienne, Amiral de France.*

Le Discours doit être d'environ une demi - heure de lecture.

LE second prix, également fondé par feu M. le Duc de TALLARD, est destiné à une dissertation littéraire; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de 250 liv. L'Académie continuera à le donner

*Au meilleur Mémoire sur l'Histoire d'une des Villes, ou Abbayes du Comté de Bourgogne.*

Il sera de trois quarts d'heure de lecture, sans y comprendre les preuves. Les Auteurs qui auront à faire quelques digressions de certaine étendue, sont invités à les renvoyer au chapitre des preuves; & ceux qui citeront des Chartres non encore imprimées, ou quelques monumens inconnus du moyen âge, sont priés de les transcrire, & d'indiquer le dépôt où i's se trouvent, pour mettre l'Académie à portée de mieux apprécier les preuves qui en résulteront.

LE troisième prix, fondé par LA VILLE DE BESANÇON, est destiné pour les Arts; il consiste en une Médaille d'or de la valeur de 200 liv. L'Académie propose pour sujet:

*Peut-on rendre le Doubs navigable, & former un canal de communication de cette rivière au Rhin ? Quels en seroient les avantages, les inconvéniens & les moyens ?*

Ceux qui présenteront des Mémoires sur ce sujet, sont avisés d'y ajouter des plans & devis, pour que l'Académie puisse juger de la possibilité des projets, & combiner l'utilité avec la dépense.

LES Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise ou sentence, à leur choix; ils la répéteront dans un billet cacheté, qui contiendra leur nom & leur adresse; & ceux qui se feront connoître seront exclus du concours.

Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. DROZ, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier mai 1770.

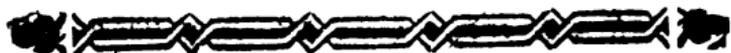
LES Mémoires les plus considérables sur les *embellissemens de Besançon* n'ayant été remis au Concours qu'après les délais fixés dans les programmes, l'Académie a jugé à propos de surseoir la distribution du prix des Arts de 1769 jusqu'au mois d'avril 1770, tems auquel elle tiendra

une assemblée publique ; & il sera permis de présenter , avant le premier février prochain , de nouveaux Mémoires sur le même sujet , ou de joindre des supplémens à ceux qui ont déjà été envoyés.

---

**GRANDE-BRETAGNE.** Il paroît depuis 1767 un Journal , écrit en François , qui a pour titre : *Mémoires Littéraires de la Grande Bretagne* , compilé par Mr Dcy-verdun , Suisse de naissance & établi à Londres. Le plan de cet ouvrage paroît imaginé judicieusement & exécuté avec goût. L'auteur embrasse trois objets également intéressans , l'annonce des livres nouveaux les plus dignes d'être connus , l'état actuel du Théâtre Anglois & les mœurs ou les usages de la nation chez laquelle il travaille. Il doit lui être d'autant plus facile de donner tout le mérite possible à cet Ecrit périodique qu'il n'en publie qu'un vol. in 12°. par année.





§. 3.

PIECES FUGITIVES.

E P I T R E

A Me. Marie Eugénie sur sa profession.

**H**E bien, c'en est donc fait, ô ma chère  
Eugénie !

*Des sermens solemnels t'ont pour jamais unie  
A l' Etre Souverain dont nous suivons la loi.  
Epouse de ton Dieu, ce titre respectable  
Elève désormais entre le monde & toi  
Une barrière insurmontable.*

*Ab! sur ce monde encor jette un moment  
les yeux ;*

*Avant de te livrer à ton bonheur suprême,  
Reçois au moins d'un cœur qui t'aime,  
Et les regrets & les adieux.*

*Les adieux ? Quoi, les destinées  
Dans le même climat fixent notre séjour ?*

*Quoi, sous le même ciel, couleront nos années  
Et nous nous quittons sans retour ?*

*Hélas, aucun espoir n'adoucit mon supplice,  
J'ai vu de mon malheur la triste vérité ;  
Je l'ai vu consommer ce cruel sacrifice  
De la mort à mes yeux l'appareil redouté  
A répandu sur toi sa noire obscurité ;*

*De ce front, où jamais ne régna l'artifice,  
J'ai vu sous un bandeau se cacher la beauté,  
Et toi-même immoler au Dieu de la bonté ;  
Ce cœur dont un mortel eût fait avec  
justice  
Sa suprême félicité.*

*Dans cet instant fatal, pour toi rempli de  
charmes*

*Que les yeux repandoient de larmes,  
Que les cœurs formoient de regrets !*

*Que les grâces inconsolables  
Gémissoient en voyant ces grilles redou-  
tables*

*Qui se fermoient sur toi pour ne s'ouvrir  
jamais.*

*Mais si ta pieuse constance  
Portoit la plus tendre pitié  
Même au sein de l'indifférence,  
Penses-tu de quels coups tu bleissois l'amitié?*

*Qu'êtes-vous devenus, tems heureux, mais ra-  
pides?*

*Où de notre enfance timide  
Nous voyions toutes deux éclore les momens,  
La gaité présidoit à nos jeux innocens,  
Nos vœux étoient communs, toujours le mê-  
me guide  
Déterminoit tes goûts & dictoit mes pen-  
chans.*

*Ces biens que l'amitié fait naître  
Dans les cœurs qu'elle a réunis,  
Je les goûtois alors sans pouvoir les connoître,  
Falloit-il les voir disparoitre,  
Lorsque j'en ressens tout le prix.*

*Tu me fuis, cependant à quoi dois-je m'at-  
tendre*

*Où trouverai-je ces douceurs  
Qu'avec toi je pouvois prétendre?  
Quelle main essûtra mes pleurs?*

Dans quel sein irai-je répandre,  
Et mes plaisirs & mes douleurs ?

Eh pourquoi nous quitter ? par quel devoir  
sévère

Abandonner ainsi, compagne, amis, parens ?

Pourquoi dans la fleur de tes ans,

Préférer les loisirs de ce lieu solitaire,  
Aux tendresses du sang, aux doux épan-  
chemens

D'une amitié vive & sincère ?

L'Etre qui nous forma deviendrait-il  
jaloux

De ces attachemens si vertueux, si doux,  
Que lui-même il fait naître au fond d'une  
ame pure ?

Ne peut-on le servir qu'en se donnant des  
fers ?

N'est-ce que dans un cloître, ou qu'au sein  
des deserts

Qu'on peut trouver un Dieu qui remplit la  
nature ?

Qu'ai-je dit, ah pardonne & soufre ma  
douleur

*De la promesse qui te lie,  
 Au lieu de blâmer la rigueur,  
 Je devois admirer cette sainte ferveur,  
 Qui t'arrache aux liens les plus doux  
 de la vie,*

*Pour t'unir à ton Créateur.  
 Je devois célébrer le sort digne d'envie,  
 Dont loin d'un monde séducteur  
 Dieu se plait à combler l'ame qu'il  
 remplit.*

*Mais, tu me quittes, Eugénie ;  
 Je sens ma perte, hélas, bien plus que  
 ton bonheur.*

*Va, goûte désormais un destin sans allarmes,  
 Méprise également les revers & les charmes,  
 Que le siècle trompeur entraîne sous sa loi,  
 Mais parmi les transports du zèle qui t'en  
 flamme,*

*Du moins ressouvrens - toi d'une ame,  
 Que l'amitié forma pour toi.*





## LOGOGRIPHE.

*M*E're d'enfans errans qui bravent mon  
amour,

Je ne vis que pour eux. Qu'ils me content de  
larmes !

Loin d'en être touchés, elles leur servent  
d'armes,

Pour s'éloigner de moi sans nul retour.

Mais pour faire valoir un avantage unique,  
Qui sert à balancer ce mépris prétendu :

J'ose avancer qu'aux maux d'un état po-  
litique,

Aux vices, aux abus, au corps humain  
étique,

On ne remédiera qu'après m'avoir connu.

A présent de mon nom l'anagramme  
facile,

Vous offre un exercice, où jadis plus d'un  
grand

Procuroid à son corps un plaisir fatigant ;

Une machine aux arts utile,

*Nécessaire en tous lieux: Un farouche ani-  
mal;*

*Du Corps une partie où l'on craint un  
rival.*

*Une Isle, une proche parente  
Ce qu'on met au café, sans être trop friand,  
Mais finissons, il faut être prudente:  
Un secret risque trop quand fille parle tant!*

---

E N I G M E.

**A**IDE' du feu l'on me produit,  
Et par le feu l'on me détruit.  
Le même jour voit la fleur la plus belle  
Eclorre & mourir,  
La même nuit me voit comme elle  
Briller & périr.

---

Le mot de l'ENIGME du mois passé  
c'est la lettre U.

Et celui du LOGOGRIPHE, est COMPAGNIE, dans lequel on trouve ange. padn, âne, camp, pie, cage, animer, aine, cime. manie, gance, gaine, mien, nom, mai, moins, main, poing, mie, ami, agonie & Mein.



§. 4.

LE NOUVELLISTE  
SUISSE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES  
DE L'EUROPE.

---

SEPTEMBRE 1769.

---

*I T A L I E.*

**R**OME. Le Commandeur d'Almada eut le 13e. Août une audience de Sa Sainteté, en qualité de Ministre de la Cour de Lisbonne auprès du St. Siège, & présenta ses Lettres de Créance. On a observé, que cette

Cette Audience fut très-longue, & le même soir on plaça avec les cérémonies accoutumées & à la lueur des flambeaux les Armes de Clément XIV. & celles de S. M. T. Fidèle sur la façade du palais de ce Ministre. Mr. Asburn, Ministre d'Espagne, eut aussi le lendemain une Audience de plus de deux heures sur les affaires des maisons de Bourbon avec le St. Siège; La demande relative aux Jésuites, occupe principalement le St. Père, & aucune autre affaire importante ne sera traitée qu'après la décision de celle-ci. On assure, que la Cour de Portugal joint ses instances à celles des Cours de France, d'Espagne & de Naples pour obtenir l'entière suppression de la Société, & que même Sa Sainteté est sur le point de prononcer. L'Impératrice Reine a demandé au Général des Jésuites un Religieux de sa Société pour aller à Vienne prêcher le carême prochain en Italien. Le Jubilé qui doit se célébrer pour l'exaltation de Clément XIV sera précédé de Missions à l'ordinaire. Le Pape a ordonné au Cardinal Vicaire de n'en point faire dans les Eglises des Jésuites, ni d'employer ailleurs pour cette destination aucun des Religieux de cette Société.

Le Cardinal Orsini a présenté ses Lettres de Créance à Sa Sainteté, en qualité

de Ministre Plénipotentiaire du Roi des deux Siciles & a fait mettre sur la porte de son palais les armes des deux Puissances. Son Eminence a informé le Cardinal de Bernis de ce qui s'étoit passé à son audience, dans laquelle il avoit demandé de la part de la Cour de Naples une diminution sur le prix des Brefs qui emportent une somme considérable de ce Royaume. Surquoi le St. Père a ordonné à la Secrétairerie des Brefs de faire une note de ce qu'on y a déboursé depuis trois ans pour les Napolitains.

S. S. a permis aux Officiers du tribunal du Gouvernement de faire saisir vingt filoux qui s'étoient réfugiés dans des Eglises, & ils ont été conduits en prison. Il en a été usé de même à l'égard d'un jeune homme coupable de meurtre, qui avoit cherché un azyle dans le Couvent des Mineurs conventuels des 12 Apôtres.

**N**APLES. Le Fiscal de ce Royaume mit dernièrement en question, si l'on doit avoir égard, ou non, aux dispositions de la Chambre Apostolique dans toute l'étendue des deux Siciles, & il opina pour la négative. Mais plusieurs membres du Conseil ayant observé, qu'en enfreignant

Cet usage, on portoit atteinte aux concordats faits entré la Cour & Benoît XIV. L'affaire est restée indécise, & on l'a remise au bon plaisir du Roi, qui n'a pas encore notifié les ordres à cet égard.

Il paroît diverses ordonnances Royales. L'une explique la destination faite pour des œuvres de piété des biens appartenans aux Jésuites, & déclare en même tems nulles & éteintes toutes les substitutions faites en faveur de ces Religieux & qu'ils n'avoient pas encor recueillies. Une seconde defend aux Notaires d'insérer dans les contrats de mariages aucune clause relative à quelque tribunal ecclésiastique que ce soit; par une troisième enfin il est signifié au tribunal Archi-Episcopal de ne plus permettre de mariage, à moins qu'on ne produise par écrit le consentement des Pères & Mères des Fiancés.

S. M. Sicilienne a agréé le projet de rendre habitables & de peupler les quatre petites Isles de Pouza, Ventotienne, Zanone & Palmaruola, situées dans la mer de Toscane, vers les côtes du Royaume de Naples, qui jusques à présent ont été presque entièrement désertes. S. M. a donné l'ordre de transporter 100 soldats & 300 forçats pour travailler aux fortifications de celle de ces Isles qui par son éloignement des autres

sert souvent d'azyle aux Corsaires Barbaresques.

**CORSE.** Mr. le Comte de Vaux a ordonné aux Commissaires Royaux de vérifier la quantité des maisons qu'il y a dans chaque village de la Corse, & de les numérotter pour en savoir le nombre, avec celui des habitans de chaque endroit. On s'est assuré par ce moyen qu'il y a dans cette isle, 57 Piéves, 10 Juridictions, 26, 336 feux, 32322 hommes en état de porter les armes. Ce Général fait actuellement examiner le produit du sol, pour découvrir, quelle branche de commerce on pourroit établir le plus avantageusement en Corse. Il y a fait venir différens manufacturiers, & sur tout des fabricans de drap. Le commerce de la Balagna a été transporté à Corte. L'Isola Rossa, place considérable par ses fortifications, est aujourd'hui réduite à une simple tour. La plupart des Corfes qui ont quitté leur patrie, se sont établis en différentes villes du Grand Duché de Toscane, où ils s'appliquent aux arts & aux sciences, d'autres retournent dans leur isle natale. Les travaux interrompus à Corte y ont été repris avec vigueur. Quant au Général Paoli, s'est prématurément qu'on a annoncé son

arrivée sur les côtes d'Angleterre, puisqu'il a passé dans le courant de ce mois à Francfort, d'où il s'est, à ce qu'assurent des avis particuliers, rendu à la Haye.

F R A N C E

**P**ARIS. Un Conseiller ayant au nom de la 2e. Chambre des Enquêtes, déferé au Parlement l'arrêt relatif à la Compagnie des Indes, il a été nommé des Commissaires à ce sujet, & arrêté, que les Directeurs & Députés de la ditte Compagnie, de même que les Députés des villes pour le commerce, qui résident à Paris, seroient tenus de se rendre dans l'assemblée des Commissaires, qui s'occuperont de cette affaire importante. Ensuite de quoi ces Directeurs & Députés ont été convoqués dans l'hotel de la Compagnie pour y concerter, ce qu'ils croient convenable de répondre. Ils ont comparu, & ont donné aux Commissaires leurs réponses sur les divers intérogats qui leur ont été faits, & on en a dressé un procès verbal, lequel a été lû, les chambres assemblées, & la matière ayant été mise en délibération, il a été arrêté des représentations au Roi, & nommé des Commissaires pour les rédiger. Ces remontrances ont été présentées à S. M. qui y a répondu le 1er. de ce mois, &

sa déclaration porte en substance, qu'Elle a été obligée de suspendre l'exercice du privilège de la Compagnie, par l'impossibilité où elle est, de continuer son commerce; Que S. M. fixera, sans délai & avec toute l'économie possible, les droits qui seront perçus sur les marchandises de l'Inde, à la charge des négocians qui voudront avoir la liberté de faire ce commerce; Que les représentations du Parlement sur l'article 4e. de l'arrêt du Conseil du Roi concourent avec les vœux qui ont déjà été présentés, par divers négocians, & que S. M. statuera incessamment sur cet objet; Que les dispositions de cet arrêt n'attaquent en rien les propriétés des actionnaires; Que S. M. se fera rendre compte des mémoires qui lui seront présentés par leurs députés; Qu'Elle prendra les moyens nécessaires pour assurer aux créanciers de la Compagnie l'acquittement des engagements contractés, & aux Actionnaires la jouissance de ce qu'il leur appartient; Qu'enfin Elle fera connoître ses volontés au Parlement en la forme ordinaire, & à la rentrée de ses séances.

On écrit de Rouen, que le Roi ayant chargé le Duc d'Harcourt, Gouverneur-Général de la province de Normandie, de faire enregistrer au Parlement la déclaration, qui proroge la perception du second vingtième &

de deux sols pour livre d'icelui, ce Seigneur se rendit au Parlement, à qui il notifia ses ordres, que toute la Cour se leva alors, & alloit se retirer, à l'exception du premier Président, du Procureur-Général & du Greffier, lorsque le Duc d'Har-court présenta une Lettre du Roi, qui ordonnoit au Parlement de rester & d'enregistrer cette déclaration, ce qui s'est fait par l'express commandement du Roi. Le lendemain le Parlement s'est assemblé au palais, & fait les plus amples protestations contre l'illégalité de cet enrégistrement, & s'est ajourné pour délibérer sur ce sujet. Le Roi a adressé au Parlement de Rennes des Lettres patentes, qui justifient pleinement les six Magistrats, qui avoient été arrêtés, pris & exilés, & ordonnent le plus profond silence sur tout ce qui s'est passé à leur égard; ces lettres ont été enrégistrés. Le Parlement a fait un arrêté, par lequel il supplie le Roi de mettre le sceau au bonheur de la province en rappelant les Procureurs Généraux à leurs fonctions. Les Conseillers pourvus de nouvelles charges, ou qui n'avoient pas donné leur démission, se sont absentés & ne paroissent plus au Palais.

Le Parlement du Dauphiné a fait plusieurs remontrances au Roi, pour ne pas

enregistrer le second vintième. Le Commandant de la Province a reçu ordre de faire procéder à son enrégistrement, & s'est rendu au palais à cet effet. Tous les Magistrats se sont rendus dans une sale voisine, & y ont rendu un arrêt, portant deffense de percevoir, en protestant contre ce qui se passoit. Cet arrêt étoit imprimé & affiché au moment, où le Commandant sortoit du Palais.

### GRANDE BRETAGNE.

**L**ONDRES. Il s'est tenu à Charles-Town, dans la Caroline méridionale, une assemblée, composée d'un grand nombre de marchands & d'autres notables, dans laquelle on prit quatre résolutions. La première a pour but d'encourager les manufactures dans l'Amérique Septentrionale, & principalement dans cette province. La seconde supprime l'importation des marchandises de la Grande-Bretagne, à la réserve de quelques articles. La troisième concerne l'économie dans les familles, sur tout par rapport aux deuilz, qui sont abolis. La quatrième déclare déchu de toute confiance ceux qui n'entreront pas dans cette association.

L'assemblée générale des provinces qui composent la Nouvelle Angleterre, ayant été transférée de Boston, qui en est la Capitale, à Cambridge, ville situé dans les environs, Mr. Bernard, Gouverneur pour S. M. Britanique, lui fit remettre un Message contenant les articles, sur lesquels on devoit délibérer, savoir: le soutien du Gouvernement, les sommes qui doivent être fournies à la Trésorerie, le remboursement de la dette de la province, le bill des taxes, le bill de l'accise, les fonds pour l'entretien des forts & des garnisons, la continuation du commerce par échange, le renouvellement des loix prêtées à expirer. Peu de jours après, la Chambre débute par plusieurs résolutions, dans lesquelles elle déclare son obéissance à l'égard du Roi, elle établit le droit qui lui appartient de taxer la Colonie, l'inégalité de la répartition faite des troupes par rapport à la Capitale, la fausseté du rapport fait par le Gouverneur de l'état de la Colonie, l'incompétence des tribunaux de l'Amirauté pour les causes qu'on lui a soumises, &c. On a calculé, que les droits imposés par l'acte qui a tant révolté les Colonies de l'Amérique, ne rapporteroient annuellement que 15, 900 liv. st. dont il ne reviendroit que 3 à 4 mille au Gouvernement.

Une Lettre du Bengale porte , que l'alarme s'y étoit répandue aux approches d'un corps commandé par Hyder-Ali Kan, & que ce Nabab ayant emporté trois forts , enlevé quelques canons & fait des prisonniers, paroïssoit méditer de plus grandes entreprises & inquiétoit beaucoup les environs de l'Indostan. Le grand rôle que ce Prince joue aujourd'hui, exige qu'on le fasse connoître avec quelque exactitude. Il a commencé à servir en qualité de *Cipaye* dans les troupes de la Compagnie Française des Indes; Après les désavantages effuyés par cette dernière, il s'attacha au Roi de Meïssour, & a régné sous ce foible Monarque; Depuis lors il a considérablement étendu les limites de ses Etats. On assure, qu'il a établi une exacte discipline dans ses troupes, & qu'il possède toutes les parties de la Tactique.

Il s'est tenu une assemblée de la Compagnie des Indes pour décider, si elle est obligée de paier sur les revenus du Bengale la somme de 15, 000 livres sterling aux négocians & à ses Employés pour les dédommager des pertes qu'ils ont faites pendant la guerre de 1757. On a lu dans une assemblée de même nature la let-

tre de Mylord Weymouth, Secrétaire d'Etat, qui rouloit principalement sur la nécessité de nommer un Officier Naval, muni de pleins pouvoirs pour régler la marine de l'Inde, le Ministère y voulant établir un Commissaire, qui ne dépende que de lui, afin d'être exactement au fait des affaires de la Compagnie. Une autre Lettre du même Seigneur, mais qui ne fut lue qu'en partie, regarde l'état actuel de ces mêmes affaires, qui ne sont bien connues que du Comité secret. Le départ des trois Commissaires de la Compagnie demeure toujours suspendu. Ils seront subordonnés au Chevalier Lindsay, qui est revêtu du caractère de Ministre plénipotentiaire auprès des Princes de l'Indostan, & commande en chef l'escadre des vaisseaux de guerre destinée pour ce pays-là. Il a déjà reçu ses instructions en cette dernière qualité, & a eu l'honneur de baiser la main du Roi à ce sujet.

Dans deux assemblées consécutives des Chets de la Compagnie on délibéra sur les instructions données aux trois Sur-Intendants, nommés pour l'Inde, & on décida à la pluralité que leurs pouvoirs seroient restreints conformément à la Lettre de Mylord Weymouth. Mais quoi qu'on se soit

assemblée une troisième fois, on n'a point encor pu convenir du degré de pouvoir que la Compagnie donnera sur ses affaires & les délibérations de son Conseil de l'Inde à l'Officier nommé pour commander en Chef les vaisseaux, que le Gouvernement accorde à la Compagnie. Les députés du Comté de Surrey ont présenté au Roi une requête signée de 1494 Personnes relativement au droit des Elections, qu'ils regardent comme le premier des Droits des Peuples, & qu'ils prétendent avoir été enfreint dans la dernière élection de Middlesex. Plusieurs provinces, ou villes ont suivi cet exemple. L'assemblée des habitants du quartier de Westminster, s'est tenue sans opposition dans la grande salle où siège le parlement. Elle étoit composée de plus de 4000 personnes aiant droit de suffrage. On arrêta à l'unanimité des suffrages, qu'il seroit fait des remontrances au Roi, dans lesquelles on se borneroit au seul objet de la liberté des élections. Une affaire très grave agite aujourd'hui les esprits. Les Shérifs de la province de Devone ayant indiqué une assemblée pour y délibérer sur une remontrance à S. M. Un Médecin dont le nom est connu, a adressé aux Francs-tenanciers de la province une

lettre signée, dans laquelle il offre de prouver, que trois membres du Conseil du Roi se font vendus à une certaine Couronne en 1762 pour faire la dernière paix, & que le Chevalier d'Eon avoit offert à trois membres du Parlement de leur fournir toutes les preuves de cette négociation. La lettre a été renduë pub'ique, & trois jours après il en a paru une du Chevalier, qui désavouë hautement les allégués du Docteur.

ALLEMAGNE.

**V** IENNE. S. M. I. partit de cette ville le 18 du mois dernier, accompagnée du Duc Albert de Saxe Teschen, pour exécuter son voyage résolu en Moravie, en Bohême & en Silésie. D'un autre côté le Roi de Prusse avec le Prince Royal, le Prince Henry, le Margrave d'Anspach & quelques Officiers généraux, s'étoit rendus par Francfort sur l'Oder à Glogau, dans le dessein de donner lieu à l'entrevuë concertée entre les deux Monarques. S. M. Pr. se dispoit à recevoir l'Auguste Chef de l'Empire avec tous les honneurs dûs à sa Dignité, mais ce Prince a voulu garder l'in-

cognito comme dans son voyage d'Italie. S. M. I. arriva à Neifs, en Silésie, le 25, ayant à Sa suite le Feld-Maréchal, Comte de Lascy & le Général Laudon; Elle se rendit d'abord au quartier du Roi, qui La reçût sur l'escalier. LL. MM. s'embrassèrent avec l'effusion de cœur la plus marquée. Elles s'entretenirent d'abord en public pendant quelques momens, & passèrent ensuite dans un appartement, où Elles restèrent seules pendant deux heures. Après le diner l'Empereur se rendit dans l'appartement qui lui étoit destiné; où le Roi de Prusse passa encor plusieurs heures, & LL. MM. soupèrent dans l'appartement du Roi avec les Princes & les Généraux de leur suite. Le 26 on commença les opérations militaires, qui continuèrent le 27 & le 28, après quoi l'Empereur prit congé du Roi de la manière la plus gracieuse, & partit pour retourner en Bohême par Glatz & Königgrätz. Les circonstances qui ont accompagné cette entrevue remarquable, & la cordialité qu'on a remarqué entre ces Augustes Souverains, ont causé la plus vive satisfaction. S. M. I. a fait de riches présens aux Généraux de Seidlitz, Tauenzin & de Lentulus, qui ont accompagné S. M. Pr. dans ce voyage, & divers

ses gratifications à sa garde, de même que dans son quartier. Le Roi de Prusse est parti immédiatement après pour Breslau.

P O L O G N E

**V**ARSOVIE. Les différens corps de Confédérés continuent à inonder ce Royaume & à faire des excursions, en augmentant leur parti par les menaces, & remportant quelques avantages sur les Russes. Ils se sont emparé en divers endroits des revenus publics, repandant toujours des Manifestes, & publiant l'inter-règne. Le projet d'une Réconfédération, destinée à leur être opposée, rencontre des obstacles, & les premiers essais n'ont pas réussi. Les Confédérés ont été cependant obligés, pour la plupart, d'évacuer la Lithuanie; ceux qui s'y sont maintenus, exigent des contributions de la Noblesse. Une nouvelle Confédération vient d'éclorre en Poméranie, Mr. Linsky, qui en est Maréchal, invite tous les Gentilshommes de la Prusse Polonoise à se joindre à lui, & a envoyé des Univeraux a la ville de Dantzic, par lesquels il lui demande une

réponse précise. C'est à Léopol que doit  
 vent se rassembler tous les différens corps  
 de Confédérés du voisinage, dans le des-  
 sein de parvenir à former une Confédéra-  
 tion générale.

On n'a reçu pendant long-tems que  
 des avis contradictoires au sujet des opé-  
 rations respectives des deux armées Russe  
 & Ottomane, de même que sur le sort  
 de la forteresse de Choczym. Il paroît,  
 que les Russes avoient d'abord remporté  
 divers avantages, & qu'une partie de leur  
 armée avoit passé le Niester, pendant que  
 le reste faisoit le Siège de cette Forteresse,  
 qu'on a assuré plusieurs fois avoir été ob-  
 ligée de se rendre. Mais, selon les der-  
 niers avis, les choses ont changé de face.  
 On écrit de Kaminiek, que le Grand-Vi-  
 sir ayant détaché 80,000 hommes de son  
 armée, pour secourir Choczym, les Rus-  
 ses en avoient levé le Siège, que les Turcs  
 avoient fait passer une grande quantité de  
 vivres & de munitions dans le château de  
 cette place, & que le Prince Galitczim s'é-  
 toit retiré dans son camp. Les lettres de  
 Podolie & de Varsovie contiennent quel-  
 ques détails, dont voici les plus intéres-  
 sans. Ce Prince ayant avis, que les Turcs  
 marchaient au secours de Choczym, tenta  
 d'em-

d'emporter la place d'assaut, mais il fut repoussé avec perte. A la vue d'un corps de l'armée Ottomane, les Russes se rangèrent en bataille. Le Prince Proforowsky, qui commandoit l'avant-garde, marcha aux Turcs, mais il fut défait & mis en déroute. Ceux-ci pénétrèrent jusques au corps de l'armée, mais le feu des batteries les obligea de se replier sur Choczym. Le lendemain un nouveau corps de l'armée Ottomane s'étant joint au premier, le Prince Galliczin leva entièrement le Siège, & se retira avec toute son armée en remontant le Niester. Les Turcs le harcelèrent dans sa retraite, qui lui coûta bien du monde. Quelques jours après, ils attaquèrent de nouveau l'armée Russe, dont ils défirent une partie & occupèrent son camp sous Choczym. Le Prince de Galliczin informé, qu'un corps de l'armée Ottomane passoit le Niester, & craignant qu'il ne lui coupât les vivres, résolut de passer lui-même ce fleuve. Les Turcs s'en appercurent, & tombèrent sur l'arrière-garde qu'ils maltraitèrent. Le reste de l'armée traversa le fleuve, mais un de ses pontons s'étant rompu, il y périt beaucoup de monde, & les Turcs s'emparèrent dans cette occasion de 30 pièces

de canon. On prétend, qu'ils ont encore remporté quelques avantages sur l'armée Russe, qui campe actuellement à Ufiatin, & qu'un autre corps de leurs troupes, au nombre de 50,000 hommes, est entré en Pologne vers Snyatin du Niefter. D'un autre côté on a des lettres portant, que les Tartares sont rentrés en grand nombre dans le Palatinat de Braclaw, & qu'ils y ravagent les terres des Cosaques, qui se sont déclarés pour la Russie.

## S U I S S E

*Extrait d'une Lettre de Bâde, en Aargew,  
du 3e. Septembre 1769.*

IL y a plus de quinze jours que l'on  
 apperçoit ici une Comète. Je l'observai  
 la nuit du 3e. par un tems serain. La  
 tête de la Comète étoit vers l'Est & la  
 queue vers l'Ouest. Elle étoit de la  
 grandeur d'une étoile de la 3e. Classe.  
 Sa queue me parut plus longue que  
 celle de 1742 & beaucoup moins que  
 celle de 1680, qui occupoit le tiers  
 de notre Hémisphère. L'étoile n'avoit  
 qu'une lueur pâle & sa queue étoit à

7 peine visible vers ses extrémités. Dans  
 20 les premiers jours qu'elle parut, elle  
 20 étoit près des Pleyades. Mais lorsque je  
 20 l'observai, elle avoit déjà tellement dé-  
 20 cliné vers le Sud, que cette constella-  
 20 tion faisoit un angle droit avec la tête  
 20 & la queue de la Comète. La révolu-  
 20 tion périodique de celle-ci approche le  
 20 plus des Comètes qui-ont paru en 1456,  
 20 1531, 1607 & 1682. La queue est  
 20 plus longue actuellement qu'elle n'étoit  
 20 d'abord ce qui marque, ou qu'elle dé-  
 20 crit une Ellypse, ou que s'approchant  
 20 du Soleil, la chaleur de cet Astre a aug-  
 20 menté les exhalaisons, qui sont la cau-  
 20 se de ce phénomène. C'est un malheur  
 20 que les anciens ayent plutôt songé à re-  
 20 chercher ses influences sur le sort des  
 20 humains qu'à en mesurer le cours. De  
 20 nos jours, on connoit mieux la nature  
 20 & les révolutions de ces étoiles; mais  
 20 ne tombe-t-on point dans une autre fau-  
 20 te en s'attachant à démontrer combien  
 20 elles seroient dangereuses, si elles s'ap-  
 20 prochoient d'avantage de notre Globe.

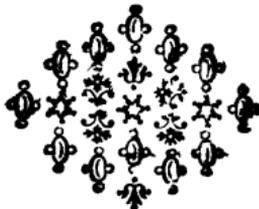
Des Lettres de Mayence, du 8 Septembre  
 portent, qu'on y a observé la même Comète.  
 Elle se lève disent-elles à minuit, & à 3 h.

du matin on l'apperoit distinctement, si l'on se tourne vers le Sud-Est, sa queue est longue de 28 à 30 pieds de Rhin. Elle avance vers l'est, verticalement sur l'Ecliptique, en tirant vers l'Equateur. Dans le milieu du siècle passé Hévélius en observa une presqu'au même endroit. Bientôt elle ne cédera rien à celle de 1744. Maintenant elle est encore plus éloignée de la terre que le soleil. Mais dans 4 à 5 semaines elle s'approchera beaucoup de cet astre & deviendra plus lumineuse. Dans les 1rs. jours d'Octobre elle fera en dedans de l'orbite de Venus. Comme son cours apparent est de 180 degrés, on ne tardera pas à l'observer commodement le soir.

Un Astronome Anglois a remarqué, qu'il est probable, que le corps de cette Comète est aussi grand que celui de la lune, qu'elle descend vers son périhélie, ou sa plus grande proximité du soleil, environnée d'une Atmosphère humide de 5 miles d'élevation, que la queue est une vapeur lumineuse de 30 millions de milles de long; qu'elle se trouve à-peu-près à la même distance du soleil que notre globe; qu'elle est éloignée de nous d'environ 40 millions de milles; qu'elle en passera à une trop grande distance pour produire quelque ef-

Est sur les marées de l'Océan ; qu'à mesure qu'elle s'approchera du soleil, la matière de sa queue s'exhalera dans un espace libre & se dispersera dans les Cieux ; qu'au reste il est apparent, que Venus sera fortement affectée par ce phénomène.

**N**EUCHATEL. Un païsan de Cormondrèche, village à une lieue de la Capitale, labourant un champ, vient d'y trouver une médaille d'or de l'Empereur Néron, du poids de six deniers & un grain, parfaitement bien conservée. Ce Prince y est représenté jeune ; On lit autour du buste *Nero. Aug. Claudio. Druso. Germ. Cos. Design,* & sur le revers *Equestris. Ordo. Principi. Invent.* On fait que l'événement, consacré par cette médaille, est de l'an 51 de Jesus Christ, lorsque Néron, dans sa quatorzième année, reçut la robe virile, avant l'âge prescrit par les loix, fut designé Consul & obtint le titre de Prince de la Jeunesse.





## T A B L E.

### I. PARTIE.

#### *ANNALES Littéraires de la Suisse*

- |   |        |
|---|--------|
|   | p. 227 |
| 1. <i>Extrait.) Essai sur l'Histoire de l'humanité par Mr. Iselin.</i>      | 229    |
| 2. <i>Lettre à M. . . . sur la Palingénésie Philosophique de M. Bonnet.</i> | 253    |
| 3. <i>Chansons Suisses.</i>   | 267    |
| 4. <i>Oeuvres de M. Gessner, traduites par M. Huber.</i>                    | 274    |
| 5. <i>Wilhelmine, poëme héroï-comique par le-même.</i>                      | 284    |

#### Annonces des Livres.

- |   |       |
|---|-------|
| 6. <i>Dictionnaire universel des Artistes.</i>  | 292   |
| 7. <i>La Mort de Moïse, poëme.</i>  | 293   |
| 8. <i>Poësies d'A. -- W.</i>  | ibid. |
| 9. <i>Essais philosophiques &amp; politiques.</i>   | 294   |
| 10. <i>Nouvelles pièces de théâtre par M. Bodmer.</i>   | 295   |
| 11. <i>Histoire du patriotisme françois, ou Nouvelle histoire de France réimprimée à Neuchâtel.</i> | 296   |